

DENYSE DÉSY GIGUÈRE

Sophie



**Récit suivi
d'une réflexion théorique**

**Mémoire de maîtrise
en création littéraire**

Fondation littéraire Fleur de Lys

Sophie

DENYSE DÉSY GIGUÈRE

Sophie

**Récit suivi
d'une réflexion théorique**

**Mémoire de maîtrise
en création littéraire**

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Édité, publié, distribué et vendu par La Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme sans but lucratif, division Manuscrit dépôt, éditeur libraire francophone en ligne sur Internet.

1620 Van Horne, # 18, Arrondissement Outremont,
Montréal, Québec, Canada. H2V 1L8
Adresse électronique: info@manuscritdepot.com
Site Internet: www.manuscritdepot.com
Téléphone & Télécopieur: (514) 680-1211

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible en version papier et numérique.

ISBN 2-89612-161-7

© Copyright 2006 Denyse Désy-Giguère

Illustration en couverture :

© 2005-2006 MORGUEFILE. Tous droits réservés.

Dépôt légal –

Bibliothèque nationale du Québec, 2^e trimestre 2006
Bibliothèque nationale du Canada, 2^e trimestre 2006

Imprimé au Canada

Denyse Désy-Giguère

Sophie

Récit

suivi de Essai de représentation de la vie psychique
d'un personnage féminin de la décennie soixante

Mémoire

Présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département de langues et linguistique
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

JUILLET 2000

À Bertrand

Ce mémoire de maîtrise en création littéraire s'intitule *Sophie*. Il est présenté en six tableaux et repose sur des faits divers entrelacés de fantasmes et d'expériences personnelles. Sophie, le personnage principal, monopolisera à elle seule toute l'action du récit d'où se dégagent deux grands axes : la recherche du père et l'assujettissement à la figure de la mère. L'approche théorique du sujet se fera par l'utilisation de la narratologie, en particulier celle des formes de la représentation de la vie psychique, pour démontrer comment elles parviennent à faire ressortir et à cerner la vie intérieure des personnages. Il sera donc question dans cette réflexion d'explorer les différentes avenues ouvertes par le récit de pensées, soit : le psycho-récit, le monologue rapporté et le monologue narrativisé, concepts empruntés à Dorrit Cohn (*La transparence intérieure*, Seuil, 1981).

Récit

Sophie

I

Une semaine s'était écoulée depuis que Maggy Durantal avait accouché. Tout c'était déroulé à la maison où elle avait donné naissance à une petite fille, son premier enfant.

Joseph Durantal entra dans la chambre et, sans même un regard pour sa femme encore en couches, se dirigea immédiatement vers le moïse. Il prit le bébé avec précaution et le hissa au bout de ses bras. Maggy regardait son mari. Elle le trouvait beau. Svelte, élancé, un profil racé. Même son crâne dégarni lui conférait un charme auquel elle ne demeurait pas insensible. Mais depuis la naissance de la petite, quelque chose avait changé. Seule l'enfant l'intéressait. Aussitôt arrivé à la maison, il se précipitait pour la voir.

L'homme avait ramené le poupon sur son sein et chuchotait à son oreille comme si elle eût pu comprendre. Joseph aimait cette enfant-là comme un fou. Les deux semblaient former une telle symbiose que finalement, peut-être se rejoignaient-ils au-delà de toute logique.

Maggy rompit le silence.

– Tu es fier comme d’Artagnan.

Le dos toujours tourné, il corrigea :

– Artaban.

– D’Artagnan, Artaban, c’est pas la même chose ?

Il recoucha le bébé et regarda sa femme :

– Voyons, Marguerite. – Il l’appelait Marguerite quand il devenait agacé – On dirait que tu le fais exprès. D’Artagnan, c’est le quatrième mousquetaire et Artaban, un héros particulièrement fier.

– D’Artagnan était pas fier ? Mais oui, il était drôlement fier et habile avec ça.

– Oui, oui. C’est pas ça que j’veux dire.

– C’est pas ça que j’veux dire ! Explique-toi. T’as le don de toujours t’exprimer de travers. On comprend jamais rien avec toi.

– Arrête donc. Toujours ! Jamais ! T’exagères. On dirait que t’aimes ça la chicane... Bon. C’est assez. Il faut que j’aïlle travailler.

– T’en as pas assez de faire le *peddleur*, de passer par les maisons pour accorder des pianos plutôt que de donner des leçons de musique ?... Oui! Oui! Je sais ! Je sais ! Tu veux pas voir de morveux ici.

– On en a assez parlé. On a tout dit. J’ai pas envie de donner des leçons de piano. Point à la ligne. J’aime *peddler*, comme tu dis. Je me suis fait une belle clientèle, je rencontre des tas de gens intéressants, souvent amusants. C’est rare qu’on ne

me demande pas de jouer quelque chose quand j'ai fini d'accorder un piano. On veut toujours m'entendre.

– C'est pas payant.

– Enseigner non plus... Tu t'souviens de Gilles, Gilles Trahan, l'organiste de Saint-Dominique ? Il reçoit des élèves à tour de bras.

– Il reçoit ! Comme tu t'exprimes bien, dit Maggy d'un ton moqueur.

– C'est pas drôle. Laisse-moi donc parler, rétorqua un Joseph impatient. J'essaie de t'expliquer comment Gilles fonctionne. Il donne des leçons de piano à la maison et d'orgue à l'église en plus des grand-messes du dimanche, des mariages et des funérailles. Y a pas l'temps d'souffler. Eh bien ! Il gagne moins d'argent que moi.

– En tout cas, c'est plus prestigieux.

– Laisse-moi faire. J'ai rencontré la Supérieure des sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Tu t'rends compte ? Si j'obtenais un contrat pour tous leurs couvents.

– Tu rêves encore.

– Mais non. Fais-moi confiance. On restera pas toujours dans ce petit logement. Aussitôt que j'aurai fini de payer mon auto, j'ai l'intention de construire... Maggy, tu m'écoutes même pas.

Il cessa de parler. L'air taciturne, la veine au milieu du front un peu plus rouge que d'habitude, Joseph Durantal, appuyé au mur, s'était allumé une cigarette qu'il faisait légèrement tourner à chaque fois qu'il la portait à sa bouche. Il sortit une montre de sa poche et regarda l'heure en la tenant bien à plat dans la paume de la main gauche.

Sophie

– Il faut que je parte. Je dois me rendre chez un client. Je vais demander à Simone de t’apporter quelque chose à manger.

– Tu veux dire la souillonne ?

– Parle donc pas comme ça. T’es pas obligée de la démolir. C’est une bonne fille et t’as besoin d’aide.

– OK. OK. Laisse-moi donc des cigarettes. J’en ai plus.

Joseph sortit son paquet de sa poche et le déposa sur la table de chevet

– Je t’en rapporterai d’autres ce soir.

C’est peut-être à ce moment-là qu’elle décida d’accepter l’offre de sa sœur d’emmener le bébé avec elle pour l’élever comme une princesse. L’enfant connaîtrait un niveau de vie plus élevé que Joseph ne pourrait jamais lui procurer. Elle s’appellerait Sophie et partirait avec la tante Constance tout de suite après le baptême.

Joseph Durantal sortit de chez lui, monta dans sa Chevrolet quatre portes, tâta le petit sac noir contenant son diapason toujours posé sur la banquette avant et fila *Chez Camille*. Dès qu’elle l’aperçut, la serveuse lui lança joyeusement : « une pointe de tarte aux pommes et un café, monsieur Durantal ? » Il rit en guise d’acquiescement et s’assit au comptoir. Camille était déjà là. Les deux compères s’amusaient à discuter de tout et de rien, pas toujours de façon rationnelle cependant, même que l’un prenait toujours le contre-pied de l’autre. Et ils étaient drôles. Et ils avaient de l’esprit. Bien des habitués n’auraient manqué ces joutes oratoires pour rien au monde malgré la répétition des vieilles

farces. En tout cas, ça rigolait dans le snack-bar. Puis on se quittait sur un éclat de rire, prêts à recommencer à la première occasion.

Autant Joseph incarnait un monsieur sérieux, même sévère aux yeux de Maggy, autant il divertissait tous ceux qu'il rencontrait en dehors de la maison. Là-bas, une huître enfermée dans son écaille ; ici, une marée de champagne pétillant.

* * *

Tout de suite après le baptême, Constance emporta le poupon chez elle. La cérémonie avait été courte, la réception, plus brève encore. Joseph ressentait ce départ comme une trahison et, le plus dur pour lui, était de le taire. Un homme, ça ne pleure pas. Pourtant il avait pleuré en cachette et Maggy le savait. Comme à son habitude, elle avait feint de l'ignorer.

Joseph se rendit plusieurs fois chez Constance qui le recevait bien, mais sans lui laisser la chance de s'occuper de la petite, de la prendre dans ses bras ou de la bercer. Il était toujours trop tôt ou trop tard. Déçu, Joseph revenait à la maison et demandait pourquoi Sophie ne revenait pas. Maggy étirait le temps.

– On verra... Tu sais, elle est bien là.

Il était incapable de lui faire dire autre chose. Malgré tout, il n'admettait pas, il n'admettrait jamais que Sophie ne puisse vivre tout simplement avec eux. Plus tard, elle lui reprocherait peut-être sa faiblesse et son incapacité à tenir tête à Maggy et à Constance. Était-ce si difficile

d'exprimer ses sentiments ? Croyait-il qu'en les dissimulant il augmentait ses chances de la ramener à la maison ? Au fond de lui-même il avait compris dès le premier jour l'affreux troc auquel s'étaient livrées les deux sœurs.

* * *

Joseph se mit résolument au travail. Il voulait réussir. Petit à petit sa clientèle augmenta. Les bonnes sœurs lui donnèrent sa première chance à un couvent de Limoilou et, par la suite, la Supérieure, satisfaite de ses services, le recommanda à la communauté. Il put ainsi étendre son commerce dans une partie importante de la ville de Québec ainsi qu'à Lévis et ses environs.

Quand les Durantal eurent Rubens, suivi un an plus tard de Mathilde, ils emménagèrent dans une maison neuve. Puis, il y eut Mathieu et Mireille. Les semaines succédèrent aux jours et les années aux mois, mais Sophie ne revint pas. Malgré sa peine et ses regrets, Joseph s'efforçait d'être un bon père de famille.

À l'occasion de fêtes de Noël, du Jour de l'An ou de Pâques, Constance emmenait sa pupille visiter sa famille. À ce moment-là, il y avait branle-bas dans la maison. Sa réputation de femme riche exerçait sur les Durantal un magnétisme certain tout en provoquant des réactions équivoques. On la craignait plus qu'on ne l'aimait. Quant à Sophie, les enfants la considéraient beaucoup plus comme une cousine que comme une sœur. Les rencontres revêtaient un caractère d'obligation pour tous et chacun. Mathilde portait les vêtements de Sophie

devenus trop petits et Constance ne manquait jamais de le remarquer en faisant valoir leur belle qualité. Les garçons prétextaient n'importe quoi pour ne pas rencontrer leur tante, car ils ne l'aimaient pas beaucoup et, la plupart du temps, Joseph demeurait silencieux. Quand sa belle-sœur s'annonçait, il ne demandait plus s'il devait aller la chercher. Il prenait son chapeau, montait dans sa voiture et devenait un chauffeur bien docile.

Joseph avait changé. Ses beaux yeux jadis si romantiques s'étaient transformés et l'éclat de son regard s'était éteint. Il avait perdu le goût de vivre et refusait maintenant de manifester ses joies comme ses peines. Quelque chose s'était brisée en lui.

Après sa journée de travail, Joseph avait pris l'habitude de passer de longs moments assis dans sa berçante, absorbé dans ses pensées, loin du monde. Aussitôt qu'elle le voyait ainsi, Maggy lui passait la même remarque : « Jos, tu jongles trop ». Pour éviter cette espèce d'intrusion dans sa vie personnelle, il accomplissait toutes sortes de petits travaux que nécessite une maison pleine d'enfants. Comme le maniement du pinceau et du marteau rendait ses mains gourdes et calleuses, il se pétrissait les jointures, les phalanges, selon son expression, pour tenter de conserver une certaine agilité à ses doigts de pianiste. Il jouait encore. Un peu. À l'occasion. Surtout une valse qu'il affectionnait particulièrement.

Mais Joseph manquait d'inspiration auprès de sa famille, plus heureux de conduire sa voiture que de rester chez lui. Maggy ne se sentait aucunement responsable de l'évolution du caractère de son homme devenu morose et triste. Quelques années auparavant, Constance lui avait consenti un

prêt pour l'aider à joindre les deux bouts. Il ne lui avait jamais remis, ce que Maggy ne se gênait pas de lui rappeler.

– As-tu remarqué la délicatesse dont ma sœur fait preuve? Jamais elle ne te parle d'argent. Peut-être a-t-elle oublié ?

– Mais non. Elle n'a rien oublié. Au contraire, ça lui plaît que je sois son obligé. Elle connaît ça le pouvoir de l'argent.

– Arrête donc. N'empêche que c'est grâce à moi si elle t'a prêté mille dollars. T'en menais pas large à ce moment-là. Tes affaires allaient pas trop bien... J'ai beaucoup de difficulté à te comprendre. Tu sembles lui en vouloir au lieu de lui manifester de la reconnaissance.

– Je ne lui en veux pas. Je constate. D'ailleurs, je vais pouvoir tout lui remettre très bientôt.

* * *

S'il avait continué ses visites *Chez Camille*, il en avait diminué la fréquence. D'abord, plusieurs des vieux habitués étaient partis et ensuite, le casse-croûte des débuts avait fait place à un beau restaurant avec un bar salon d'un côté et une salle de billard de l'autre. Malgré tout, Joseph ne détestait pas s'y rendre à l'occasion. Ce soir-là, il s'assit avec une grosse Molson près de la table de jeu. En l'apercevant, Camille lança :

– Une p'tite partie avec ça ? On joue pour une *Mol*.

En silence, les deux compères frappaient les boules. Joseph s'amusait en multipliant les carambolages. Il détenait nettement l'avantage, mais au moment où il s'apprêtait à réussir un grand coup, Camille dit :

– Ta fille viendrait pas travailler ici ?

À moitié couché sur la table, Joseph sursauta et la baguette lui glissa des mains. Il se releva lentement et, décontenancé, regarda son ami.

– Sophie ?

– Mais non, Jos. Je parle de Mathilde.

Camille appuya une main sur son épaule, une façon de lui témoigner son amitié.

– Je pense pas. Elle n'a pas beaucoup de temps. En plus d'étudier, elle aide sa mère. Elle est prise avec toute une besogne. Je peux tout de même lui en parler.

Pour la première fois depuis son baptême, il se demanda si Sophie n'était pas mieux avec sa tante.

* * *

Constance éleva Sophie selon des principes rigides, comme une princesse dans une tour d'ivoire. Il fallait faire échec aux microbes, éviter le contact avec l'extérieur et empêcher la contamination de l'esprit par le recours à la discipline. Elle l'habillait comme une poupée avec des vêtements plus beaux les uns que les autres. Quand elle eut trois ans, elle l'emmena en croisière à New-York et fit la tournée des grands magasins de la *Fifth avenue* où elle lui procura entre autres un petit ensemble en tweed – manteau et béret – qui lui donnait l'allure de Shirley Temple avec sa tête blonde aux cheveux tout bouclés. La petite avait déjà appris à ne pas sourire à tout venant et à conserver un air sérieux en se concentrant sur le moment présent.

Plus tard, pendant les vacances et les jours de congé, une jeune fille du voisinage venait la chercher pour lui permettre de se familiariser avec les environs. Un matin, un seul matin, la gardienne osa crier à tue-tête dans la rue : « Sophie, Sophie, viens jouer dehors ». Furieuse, Constance apparut dans l'embrasure de la porte en disant : « Ici, on ne crie pas. À l'avenir, tu attendras docilement son arrivée ». La voix était posée et pleine de la colère rentrée d'une femme autoritaire, habituée au respect qu'inspire une réputation de femme riche.

D'où lui venait sa fortune ? Aînée de sa famille, elle s'était rendue indispensable à ses parents et, à leur mort, avait naturellement hérité du patrimoine familial. Par la suite, avec un flair peu commun, elle avait réussi à faire fructifier ses avoirs pour en tirer des bénéfices intéressants.

Cependant, Maggy avait sa petite idée sur l'argent de sa sœur. Les biens de ses parents, même investis avantageusement, ne pouvaient jamais

générer les sommes nécessaires au train de vie de Constance. Il y avait eu ce vieux sénateur, mal fichu et toujours à peu près ivre, sensible aux charmes de Constance qui avait flanché à la vue de l'argent. Aujourd'hui encore, qui sait s'il n'y en avait pas d'autres qu'elle pouvait fréquenter en cachette tout en vidant leurs poches !

* * *

– Sophie, une petite princesse ne fait pas ça.
– Et qu'est-ce qu'une petite princesse doit faire ?

– Se tenir droite. Laisser la gomme aux ruminants. Ne jamais manger à sa faim, ça fait vulgaire. Ne jamais rire fort, c'est pire encore. Ne pas s'écraser dans un fauteuil. Rester droite sur sa chaise. Éviter de se pencher pour ramasser quelque chose. Garder la tête froide. Soigner son langage. Ne pas trop s'extasier devant la réussite des autres. Ne pas mettre le doigt dans son nez, oui, oui, il faut le dire.

La nomenclature des bons usages ne s'arrêtait pas là. Au contraire, Constance ne cessait jamais d'en ajouter pour ensuite les communiquer à Sophie.

– Y a-t-il autre chose ?
– Sûrement. Sûrement. Je vais y penser... Souviens-toi surtout qu'on peut tout faire à la condition d'y mettre de la classe, répétait continuellement Constance.

Sophie

Mais à quelle classe pouvait-elle prétendre dans ses ébats avec des vieillards lubriques ? Tout lui était permis pourvu qu'on ne la surprenne pas !

* * *

Tous les jours, Sophie se rendait au Jardin bleu où les demoiselles Garneau accueillait les enfants au cours préparatoire à la première année. Dans la paroisse, on se moquait volontiers d'elles, car le manque de vêtements les obligeait à venir assister à la messe à tour de rôle. En fait, les fidèles le savaient et surveillaient l'arrivée de l'une ou de l'autre avec le même manteau ou le même chapeau que celle qui l'avait précédée, ce qui amusait tout le monde.

– Elles sont peut-être pauvres, mais elles ont de la classe et elle parlent le français de France, avait décrété Constance.

Quand Sophie s'était présentée pour la première fois à cette école privée en compagnie de Constance, mesdemoiselles Garneau avaient été ravies.

– Quelle charmante enfant, s'étaient-elles exclamées en la voyant.

La petite avait fait la révérence. Du coup, elle était devenue leur élève préférée, celle qui comprend vite, celle qu'on choisit en premier lors des spectacles pour personnifier la Fée, la Vierge ou

le Printemps. Mignonne avec ça. Déjà de la personnalité.

Constance avait rosi de joie et d'orgueil comme si la petite était sortie de son ventre. Elle aurait pu. D'ailleurs, combien de fois n'avait-on pas remarqué leur ressemblance.

Constance qui, la trentaine avancée, avait gardé sa taille de jeune fille, un teint de pêche, de beaux cheveux blonds impeccablement coiffés et des jambes bien galbées mises en évidence par le port d'escarpins choisis chez le meilleur bottier, ne portait que des vêtements achetés à prix fort et n'usait que de parfums de France.

* * *

– Y'a seulement toi qui me fais bander.

Dans la cuisine, Sophie jouait à la marelle et répétait à chaque saut:

– Y'a seulement toi qui me fais bander.

Horriifiée, Constance accourut en criant presque.

– Sophie, qu'est-ce que tu dis ?

– J'ai entendu un monsieur cette nuit qui disait ça.

– Où ?

– Dans ta chambre.

– Ça y est. T'as encore rêvé. Tu fais des cauchemars.

– Qu'est-ce que ça veut dire *bander* ?

Sophie

– Sophie, ne répète pas ça. Ça ne se dit pas.
C'est très vulgaire.

– Pourquoi le monsieur le disait-il ?

– Quel monsieur ?

– Celui dans ta chambre.

– Comme d'habitude, tu étais somnambule.

Pauvre petite ! Ça fait combien de fois que je te ramène dans ton lit en pleine nuit ?

– J'ai entendu sa voix.

– Je te le répète, c'est impossible.

– Il a dit : « Y'a seulement toi qui me fais bander » et tu as fait : « Chut ! »

– Ça suffit. Tu deviens impertinente.

– J'ai vu de la lumière sous la porte. Qu'est-ce que ça veut dire *bander* ?

Constance qui avait haussé le ton, criait presque :

– Arrête, Sophie!

– C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai. Je l'ai entendu... Je l'ai entendu... Je l'ai entendu... du... du... du.

Complètement à bout de nerfs, Constance s'empara des doigts de Sophie et lui servit une tape bien appliquée.

– Dans ta chambre et défense d'en sortir jusqu'à ce que tu te repentes. Compris ?

Sophie avait pâli, puis rougi. Très dignement et sans un mot, elle obéit.

Sophie ne s'excusa pas et Constance fit semblant d'oublier.

* * *

Les nouveaux vêtements de Sophie s'étaient bien en ordre sur son lit. Les robes à collet haut en serge de laine côtoyaient les gros bas de coton, les chaussures, les jupons, les dessous ; tout était noir sauf la paire d'espadrilles et les bloomers marine assortis à une marinière blanche à manches longues pour la gymnastique.

Constance s'était achetée une voiture pour véhiculer Sophie. Elle conduisait sa pupille à l'école tous les matins et venait la chercher après la classe. Au couvent des Dames de la Congrégation, on ne nota aucun problème d'intégration. La petite, inscrite en piano, enchantait sœur Marcelle, la maîtresse de musique, qui ne tarissait pas d'éloges sur son talent, son sérieux, sa bonne tenue : « elle ira loin, cette enfant-là. Croyez-moi, il faut lui accorder une attention spéciale ».

Effectivement, Sophie grandissait en beauté et en grâce. Il semblait qu'elle n'avait qu'à paraître pour que surgisse le succès.

– Aimes-tu ton école ? Les sœurs ? T'es-tu fait des amies ? Y a-t-il beaucoup de pensionnaires ? Viennent-elles toutes de l'extérieur de la ville ?

À l'évidence, Sophie n'appréciait pas beaucoup ce questionnaire en retournant à la maison. Elle répondait par monosyllabes, tantôt regardait

dehors, tantôt s'allongeait sur la banquette en se grattant la tête.

– Tiens-toi droite. Cesse de bouger. Reste tranquille. Arrête de te gratter la tête. Mais qu'est-ce que tu as ? As-tu des vers ? Et puis, regarde tes cheveux. Ils sont tout emmêlés. Ils ont l'air malade.

Tout de suite après souper, Constance commença un traitement pour cheveux abîmés, mais son regard fut vite attiré par de gros poux noirs qui contrastaient avec la blonde chevelure de Sophie. « Pouah ! des poux, ne put s'empêcher de s'exclamer Constance. Où as-tu attrapé ça ? »

Trop maniérée pour demander une médication à la pharmacie, elle fit chauffer de l'huile de charbon, et en imbiba les cheveux de Sophie qu'elle enveloppa dans une grande serviette. Après plusieurs lavages et autant de rinçages, elle passa le peigne dans le fond de la tête de la petite fille. Il faisait noir, la nuit était tombée depuis longtemps, la petite se mourait de sommeil, mais Constance, imperturbable, promenait inlassablement le petit peigne à poux aux dents très fines dans la chevelure de l'enfant pour essayer d'emprisonner les bestioles. Pendant ce mouvement de va-et-vient, les dents du peigne glissaient et pliaient en écorchant le cuir chevelu. Sophie pleurait en silence.

Pas plus tard que le lendemain, Constance se rendit chez la Supérieure. Sans préambule aucun, elle lança :

– Comment expliquez-vous la présence de parasites chez vous ? Je croyais les sœurs plus propres.

– Pour commencer, nous allons fermer la porte. Il est inutile qu'on entende notre conversation. Maintenant, voilà. Nous ne recevons pas uniquement des gens riches dans notre établissement. Nous ne sommes pas au service des plus fortunées de notre société. Nous avons une mission éducative et nous nous employons à la remplir.

La bonne sœur parlait avec onctuosité et pesait chacun des mots qu'elle prononçait comme pour faire contrepoids à l'attitude agressive de Constance. Sans lui laisser la chance de s'exprimer, elle continua :

– La Charte de notre communauté nous oblige à recueillir sous notre toit des élèves pauvres et méritantes choisies par son Éminence le cardinal. Évidemment, il nous arrive parfois d'être confrontées à de petits problèmes...

Furieuse, Constance l'interrompt brusquement :

– Des petits problèmes ! Comment osez-vous ? Des petits problèmes qu'on nomme des poux. Il ne faut pas avoir peur des mots.

Impassible, la sœur supérieure enchaîna comme si l'autre n'eut pas parlé.

– Des petits problèmes que nous réglons dans la joie. Il ne sert à rien de crier, Madame.

– Mademoiselle

Sophie

– Bon, si vous y tenez. Les petits ne mangent pas les gros et puis, il n'est pas mauvais pour Sophie de se frotter à la réalité. J'ai cru comprendre qu'elle est élevée seule. Il n'est pas bon de vivre en vase clos. Pour s'épanouir, la jeunesse a besoin d'espace et de compagnie.

– Merci, ma bonne mère pour cette leçon de vie, mais j'entends que vous régliez vos problèmes d'hygiène rapidement sinon...

– Très bien, mademoiselle Mont-Bourget. Nous avons compris.

Constance sortit du couvent en claquant les talons.

L'infestation était bel et bien jugulée, mais la sœur Saint-Agapit s'était bien gardée d'en raconter les détails : comment on avait tordu les bras de la nouvelle élève rongée par les poux, comment on l'avait littéralement traînée jusqu'à la grande cuve de la buanderie et comment on avait enrobé sa tête dans une serviette imbibée d'huile de charbon sans s'inquiéter des brûlures sur son visage et ses mains. On ne parlait pas des quatre ou cinq taloches appliquées en pleine figure, de la façon brutale de lui couper les cheveux pour finir par l'obliger à faire le piquet afin de réfléchir, l'eau dégoulinant sur son tablier. À réfléchir à quoi ? À ne plus attraper de poux, à ne plus en transmettre aux autres, à apprendre à garder sa place ?

De son côté, pendant plusieurs jours, Constance poursuivit la lutte aux bestioles même si Sophie n'en avait plus depuis longtemps. Elle la faisait asseoir sur le parquet, tenait sa tête appuyée sur ses genoux et peignait, brossait et peignait encore. Suivait le nettoyage d'oreilles à l'aide d'applicateurs trempés dans le peroxyde. Étrange-

ment, Sophie se laissait faire. La fillette prenait sa place aux pieds de sa tante et gardait les yeux fermés durant toute la séance d'épouillage en manifestant avec le temps un contentement évident au récurage des oreilles. Quand il n'y eut plus de poux à chasser, ni d'oreilles à nettoyer, la vie reprit son cours normal. Mais Sophie se plaignit d'entendre mal : « Ça chatouille », disait-elle. Constance ressortit sa panoplie d'infirmière et recommença à lui curer les conduits, mais en prenant conscience du plaisir qu'en retirait Sophie, elle lui signifia de façon assez brutale qu'elle ne l'encouragerait certainement pas dans cette voie.

– T'as rien aux oreilles, dit-elle en la poussant de la main. Demande donc pas des choses comme ça.

* * *

De l'autre côté de la rue, mais de biais avec le couvent de Sophie, il y avait l'école des filles et celle des garçons, les écoles à *trente sous* comme on les désignait. Pour les unes, la première communion en robe longue, pour les autres, la robe courte ; d'un côté, les promenades guindées dans la grande allée du couvent, de l'autre, les cris, les bousculades et le laisser-aller. Pourtant, les élèves du public regardaient rarement du côté du privé quand celles-là s'étiraient toujours le cou « juste pour voir ».

Sophie n'était pas différente des autres, d'autant plus attirée par le va-et-vient d'en face que son jeune frère s'y trouvait. Elle s'en allait sur ses

dix ans et lui en avait huit, presque neuf. L'un comme l'autre se connaissaient à peine.

Un bel après-midi, elle décida d'aller le rencontrer. Pour éviter sa tante à qui elle ne voulait pas demander de permission, elle coupa à travers l'immense potager jouxtant le couvent, traversa la rue et l'attendit sur le trottoir.

– Rubens, attends-moi.

– Sophie, qu'est-ce que tu fais là ?

– Je veux te parler. Je veux aller chez toi.

Rubens eut un moment d'hésitation.

– Si t'es ma sœur, pourquoi tu demeures pas avec nous ?

– Je sais pas. C'est ma tante.

– Quoi, ma tante ?

– Je sais pas. C'est comme ça.

– Elle est là. J'la vois. Elle est dans sa grosse Packard. Elle te cherche.

– Cache-moi. Je veux pas qu'elle sache que je suis là.

– Tu vas te faire disputer.

– Juste une fois. Ça fait rien.

– D'accord. Suis-moi.

Rubens n'avait pas tourné le coin de la rue que son cocker noir arriva en courant. Il allait, venait, tournait autour de son maître, sautait sur lui, se lamentait de plaisir, retournait vers la maison et revenait encore.

– Suffit, Noiraud. Arrête un peu. La paix.

Effectivement le chien se calma. À la maison, Maggy s'affairait à rentrer la lessive étendue sur la corde à linge. Rubens entraîna Sophie

et son chien dans sa chambre. La pièce était de dimension moyenne et avec les lits et les commodes, il ne restait presque plus de place pour circuler.

– Combien êtes-vous dans votre chambre ?

– On est deux, Mathieu et moi.

– Et Mathide ?

– Dans l’autre chambre. Elle est seule pour le moment. Maman attend un autre bébé. Attends-moi. Je vais chercher quelque chose à manger. Toi, Noiraud, reste-là.

– Ne dis pas à maman que je suis ici. Je veux pas qu’elle appelle tantine.

– Non, non.

Le chien s’assit docilement et attendit.

Rubens revint avec une grosse bouteille d’orangeade Jumbo, du pain et du beurre d’arachide.

– Viens. On va monter dans le grenier. On va manger et après je vais te montrer quelque chose.

Rubens ouvrit la garde-robe et découvrit une échelle derrière les vêtements.

– C’est ma cachette. Personne va nous trouver.

Le garçon et son chien grimpèrent devant Sophie. Rubens l’attendit au dernier barreau, lui tendit la main, l’aida à monter, ferma la trappe doucement, sans faire de bruit et se dirigea aussitôt sous les combles. Le chien se coucha sur le parquet tandis que Sophie restait debout, les deux bras

Sophie

pendants. De chaque côté de la pièce, il y avait des lucarnes par où entrait le pâle soleil d'automne.

– Il faut se dépêcher. Il n'y a pas d'électricité ici.

Rubens prépara des tartines et vida de l'eau gazeuse dans un verre.

– Tiens, prends, Sophie. C'est pas tous les jours qu'on boit de la Jumbo. Je l'ai piquée. On n'a pas le droit d'en prendre. On garde ça pour les fêtes. T'aimes le beurre de peanut ?

– Je sais pas. Je connais pas ça.

– Goûte. C'est bon.

Rubens tendait un morceau à Noiraud

– Ton chien en mange ?

– Pourquoi pas ?

Sophie prit une mordée dans son pain et goûta à son orangeade.

– C'est vrai. C'est bon. Je vais demander à tantine d'en acheter.

Tout en continuant à manger, Rubens tira vers lui une longue boîte de carton.

– Qu'est-ce que c'est ça ?

– Un jeu de chimie. On va expérimenter la bombe puante.

– C'est dangereux ?

– Mais non, tu vas voir.

Rubens alluma son petit brûleur à l'alcool et mêla trois ou quatre sortes de poudre qu'il fit chauffer. Une odeur de soufre se répandit dans le grenier. Rubens se tenait les côtes, mort de rire devant le visage ahuri de Sophie qui se couvrait le visage avec une partie de sa jupe.

À ce moment, la trappe s'ouvrit et monsieur Durantal parut. Il restait dans l'échelle. On n'apercevait que sa tête.

– Sophie ! Qu'est-ce que tu fais là ! Rubens. Espèce de garnement ! À quoi tu penses ? Tu veux mettre le feu ? Éteins-moi ça tout de suite et descendez. Emmène ton chien. Toi, Sophie, ta tante te cherche partout. Tu devrais pas l'inquiéter comme ça.

Rubens éteignit son brûleur, rangea ses petites choses dans sa boîte et descendit avec Noiraud. Sophie était déjà dans la chambre. Le père affichait son visage des mauvais jours. Il n'entendait pas à rire.

– Sophie, va dans le vestibule et attends-moi. J'irai te reconduire chez toi. J'ai deux mots à dire à Rubens.

Il fit sortir le chien et Sophie avant de fermer la porte, puis il enleva sa ceinture de cuir. Rubens ne broncha pas.

– Étends tes mains.

Rubens obéit, le défi dans le regard. Le père commença à lui cingler les jointures : «Et prends ceci, et prends cela, et encore et encore ». Les mains enflaient à vue d'œil et tournaient au cramoisi, mais il frappait encore. Dans le corridor, Noiraud avait commencé par se plaindre, mais maintenant il émettait de véritables cris de détresse tandis que continuaient les coups. Au pied de l'escalier, les enfants effarés, ou pleuraient en silence ou retenaient leur souffle. À intervalles réguliers, on entendait le bruit sec de la courroie sur la peau. La mère arriva en trombe et fonça dans l'escalier.

– C'est encore sa méningite qui le reprend. Il est fou.

Elle fit irruption dans la chambre en criant de laisser Rubens tranquille. En sueurs et le visage congestionné, l'homme laissa tomber la ceinture. Il quitta la pièce, se rendit à la toilette et n'en sortit qu'après un long moment. Essoufflé et le teint encore vineux, il demanda à Sophie de le suivre.

– Viens, Sophie, que je te reconduise. Ta tante doit être morte d'inquiétude.

Dans la Chevrolet, Sophie fut prise d'un rire hystérique vite transformé en pleurs incontrôlables tout le long du chemin de retour. Le père demeura silencieux.

Joseph fit face à Constance pendant quelques instants à peine.

– Que s'est-il passé, grands dieux.

– Surveille-la donc un peu mieux. Attends pas qu’il arrive un malheur.

Sophie s’enferma dans sa chambre et refusa d’ouvrir. Le lendemain, elle était prête pour l’école, fraîche et dispose.

* * *

Ce matin-là, la conversation au téléphone entre Constance et Maggy dura plus longtemps que d’habitude à tel point que les co-abonnés décrochaient chacun leur tour pour tenter d’obtenir la communication.

– Qu’est-ce qui a bien pu arriver ?

– Rien que je te dis. Ils étaient au grenier.

– Qu’est-ce qu’ils faisaient là ?

– Rubens s’est trouvé un coin pour mener des petites expériences de chimie.

– Tu crois ?

– Mais oui, je crois. Fais pas un drame avec rien.

– Et Joseph ?

– Il exagère. Il est scrupuleux. Des fois, je me demande s’il est pas un peu fou. On dirait que sa méningite le reprend. Selon lui, les jeunes pensent juste à faire du mal. Il a pas la bonne façon de prendre Rubens. Il est trop sévère avec lui. Un jour, l’enfant va se fâcher et il va partir pour de bon.

– Pas tout de suite, en tout cas. Il est bien trop jeune.

– Tu ris ? Il rêve à la guerre.

Sophie

– Arrête donc un peu. C’est à ton tour de dramatiser.

– Moi, je dramatise ! Il passe son temps à regarder les journaux. Il est impressionné par les Allemands. Pas plus tard qu’hier, il a murmuré : « j’voudrais donc être là » et il serrait les poings. Ces choses-là ne trompent pas.

* * *

Dans les mois suivants, Maggie donna naissance à Mireille. Pour fêter l’événement, Sophie fut invitée avec Constance et quelques amis de la famille. La fillette n’était pas revenue à la maison depuis l’incident du grenier. Personne n’en parla, mais Sophie se sentait mal à l’aise. Elle demeurait assise sur le bout de son fauteuil, les mains jointes sur les genoux et les yeux baissés, incapable de regarder son père en pleine face. Quand on apporta le berceau dans la pièce et que tous s’agglutinèrent autour du bébé, elle leva les yeux et regarda attentivement la grande photo de Joseph bien en vue, à la place d’honneur sur un des murs du salon.

C’était lui ? Ce beau jeune homme aux yeux doux, aux paupières lourdes, à la tête d’aristocrate et à l’allure romantique ? C’était lui qui avait frappé si sauvagement Rubens pour moins que rien du tout ? C’était lui qui l’avait abandonnée sans lui demander son avis ?

En voyant Madame Senay, une amie de la famille, se lever et venir vers elle, l’enfant eut un geste de recul. Elle ne voulait pas lui parler. Elle ne l’aimait pas. Elle était trop grosse et elle sentait mauvais.

– Et toi, Sophie. Qu'est-ce que tu vas faire plus tard.

Sophie ne répondit pas. Elle se contenta de hausser les épaules.

– C'est pas vrai. C'est pas vrai. Ça recommence. Qu'est-ce que tu vas faire plus tard. Qu'est-ce que tu vas faire plus tard. Gnan, gnan, gnan. Vieille pie-grièche. Pourquoi maman l'a-t-elle invitée, surtout aujourd'hui ?

Maggie parlait à Constance.

– Bien oui ! Pauvre Rubens. Il est au pensionnat à Lévis. Je ne sais pas pour combien de temps. Joseph a dû se rendre deux fois cette semaine pour discuter avec les Frères. Ils voulaient déjà le mettre à la porte.

– Il est pas commode ?

– Tu parles. On lui a même refusé la permission de venir aujourd'hui. Joseph était prêt à aller le chercher.

– T'as pas pensé à l'envoyer à Bathurst, chez Pamphile ? Après tout, c'est notre cousin.

– Peut-être, mais jamais je lui écris. Ça aurait l'air drôle.

– Essaie quand même. Tu connais les religieux, ils offrent ça au bon Dieu.

Sophie jouait la belle indifférente, se gardant bien de prononcer le nom de Rubens, cette forte tête qu'on voulait mâter, quand la seule façon de le mâter était de ne pas tenter de le mâter. Ils ne

Sophie

savaient donc pas, eux, les adultes. Pourtant, à les entendre, ils connaissaient tout.

– Je voudrais voir Rubens. Je voudrais voir Rubens. C’est juste lui que je voudrais voir.

Le gâteau n’était pas bon. Il n’y avait pas de Jumbo même si c’était une fête ! Les yeux tristes de Noiraud étendu sur le parquet paraissaient encore plus tristes que d’habitude. Les enfants avaient disparu. Madame Senay s’était éloignée. Sophie était seule. Personne ne semblait remarquer sa présence. Elle aurait pu partir sans demander son reste.

* * *

Elle venait d’avoir quatorze ans quand elle revit Rubens lors d’une promenade sur les Plaines. Délaissant un moment ses camarades, il avait immobilisé brusquement sa bicyclette près d’elle et, comme ça, sans crier gare, lui avait saisi un sein en lui demandant grossièrement : « ça fait-i mal quand ça pousse ? » Elle l’avait reconnu du premier coup d’œil, mais pas lui. Du moins le pensa-t-elle jusqu’au moment où il revint en lui criant : « Allo, Sophie, comment va la tante Constance ? » Il était reparti rejoindre ses camarades aussi vite qu’il était venu en riant aux éclats.

Penaude, elle était revenue à la maison.

Son Rubens si gentil dans le grenier, l’échelle, le beurre d’arachide, l’orangeade, la bombe puante, tous ces souvenirs ne pouvaient pas s’être effacés. Il ne pouvait pas avoir tout oublié. C’était

leur secret. Rubens l'aimait, oui, il l'aimait. Il crânait, oui, il crânait devant ses amis... *Ça me fait rien, ça me fait rien. Que personne ne m'approche. Qu'on me laisse tranquille, tranquille, tranquille. Ça me fait rien, ça me fait rien.*

La jeune fille ne dit pas un mot en rentrant chez elle et dans l'après-midi, elle prit l'autobus pour faire des courses. Habituellement, elle se rendait sur la Côte de la Fabrique et regardait dans les vitrines, mais ce jour-là elle descendit à Saint-Roch et fit le tour des grands magasins. En sortant de chez Laliberté, au coin de DuPont et du boulevard Charest, elle aperçut, bras dessus, bras dessous, son père et Constance à la porte d'une drôle de maison. Interdite, elle les regardait sans pouvoir émettre un son : *Lui !... Constance !... Non, c'est pas possible. Ces deux-là se détestent...*

De retour à la maison, un jeune voisin la salua :

– Dis, Sophie, pourquoi t'es toujours seule ?

II

Le bleu et l'or des lettres *CND* entrelacées se détachaient à intervalles réguliers sur les murs de la grande salle du collège. Aujourd'hui, c'était jour de fête. Les invités nombreux avaient pris place sur le devant de la scène tandis que les élèves remplissaient les premières rangées avec les parents derrière elles.

Éminence, Monsieur l'Aumônier, révérendes sœurs, dévoués professeurs, chers parents, chères élèves. Ici, en nos rangs, un trésor nous a été prêté. Une élève, chérie des dieux, aux talents remarquables, a remporté des succès qui rejaillissent sur notre Collège. Comme je m'en voudrais de vous faire languir inutilement, je vous présente à l'instant celle qui remporte le prix du Prince de Galles décerné à l'étudiant qui conserve la plus haute moyenne de tous les collèges classiques affiliés à l'Université Laval, garçons et filles, s'entend. Et j'ai nommé: Sophie Durantal.

Sophie Durantal, très droite sur sa chaise, les cheveux sagement attachés avec une belle boucle de satin noir, la main droite reposant dans la paume de

la main gauche, les pieds bien à plat, celui de droite légèrement posé en oblique contre le gauche, gardait les yeux pudiquement baissés. Pas un muscle de son visage ne laissait transparaître une émotion quelconque, malgré tous les regards de l'assistance dirigés vers elle au même moment.

Au milieu des applaudissements, elle se leva et monta lentement les marches de l'estrade où elle disparut dans les jupes de la grosse sœur Saint-Agapit qui la serra dans ses bras.

– Je suis la plus belle Je suis la plus intelligente. Toi, tu sens mauvais. Tu sens la serge usée qui traîne sur ta chaise, soir après soir. Te laves-tu au moins ? T'as pas peur de te voir toute nue, les gros tétons pendriochants ? Petits yeux sournois, museau à la place de la bouche, menton fuyant, nez plat, vieille peau grise de souris. Il ne te manque que les oreilles. Ah ! Ah ! Minny, Minny mouse ! Comme tu lui ressembles, en plus grosse.

Après la distribution des prix et des diplômes, on invita l'aumônier à prendre la parole. Le prêtre, un géant à la robe noire trop courte, s'emmena au micro, se dérhuma et promena un regard circulaire sur l'assemblée :

– Oui, vous êtes à la croisée des chemins. Aujourd'hui ne représente pas un aboutissement, mais bien un commencement. Oui, réunies dans la grande salle aux couleurs de la Vierge ... Vous êtes maintenant à la croisée des chemins...

De l'endroit où elle se trouvait, Sophie ne voyait que le bas du pantalon de l'abbé, un pantalon râpé et verdi par le temps, mais impeccablement

pressé grâce aux bons soins de la petite sœur Suzanne de toutes les tâches.

– Jack of all trades. Master of none. Vous êtes à la croisée des chemins. Vous êtes à la croisée des chemins. À la croisée des chemins. Gnan, gnan, gnan. Y parle, y parle, y parle. Arrête donc de parler.

– Aujourd’hui, qui peut prétendre à la bonté ? Tout dépend du point de vue où l’on se place...

– Et des circonstances qui en changent la nature. Ouf ! Il trouve toujours le moyen de la placer cette phrase sans rapport avec rien. Il doit être à la veille de parler du diable, pourquoi pas ?

Comme pour faire écho aux pensées de Sophie, le prêtre mit ses bras en croix, haussa le ton et, dans une envolée qu’il espérait dramatique, s’écria :

– Vous êtes des privilégiées. Oui, oui, des privilégiées... Des privilèges, ça se paye... Vous avez plus reçu que d’autres... Il faut faire pénitence sinon vous irez tous chez le diable...

– Mais non, l’abbé. Il faut dire : Nous. Nous irons tous chez le diable.

– Vous êtes à la croisée des chemins. Que peut-on ajouter, nous faibles mortels, à la parole évangélique ? Que peut-on ajouter ?

– Rien, pis ferme ta gueule, maudit fatigant. Tu m’énerves ... Sœur Hélène me regarde. Elle n’arrête pas de me regarder. Qu’est-ce qu’elle a encore ? Qu’est-ce qu’elle veut ? Elle pense que je la vois pas. La vision latérale, ça existe ma mère. Si je lève les yeux, elle va détourner les siens et elle va

rougir. J'aime ça la voir rougir, mais je veux pas voir ses yeux énamourés. Gisèle dit que la sœur Hélène porte de vrais dessous en dentelle. Pas de bande de seins ni de corset. De la dentelle, seulement de la dentelle. Avec tes yeux trop rapprochés, tes cils trop longs, ton front trop étroit, ta bouche trop petite, trop courte, trop mince, ton nez trop, tout est trop, tu ressembles à un pékinois.

– Sophie Durantal. Un beau talent à citer en exemple. Un diplôme de baccalauréat avec la mention : *Summa cum laude*. Philosophie : 39/40

– Comment Gisèle a-t-elle appris tout ça ?

– Elle sait beaucoup de choses, Gisèle. Elle en sait trop. Je me demande ?

Sœur Louise des Anges avait pris la parole.

– Sophie Durantal, récipiendaire du prix du Prince de Galles, est aussi une lauréate en piano. En effet, Sophie vient de gagner le premier prix au concours de musique de la région de Québec en interprétant la Grande valse brillante, opus 18 de Chopin ainsi que le Concerto en la mineur, opus 16 de Grieg qu'elle accepte de jouer pour nous.

– Noires, noires, les robes des élèves. Noires, noires, les robes des sœurs. Blanches, blanches, les cornettes. Black et white, comme les notes, mais plus de noires que de blanches. Noir, noir, tout est noir. Non, pas tout. Reste le camail violet à la grosse face verte de crapaud !.. Ah ! Ah !.Le concerto en la mineur Grieg ? Ils y comprennent quelque chose ? Même la chanson de Fortunio jazzée les ferait se pâmer d'émoi. ! Grieg, alors ! Chopin, peut-être .

Aussitôt la cérémonie terminée, Constance Mont-Bourget se jeta littéralement sur Sophie et l'entraîna à l'extérieur. Elle prit place dans sa grosse Packard avec la jeune fille à ses côtés. Au moment où elle s'apprêtait à démarrer, Sophie se retourna, alertée par des cris.

– Sophie, Sophie, attends, attends.

La petite sœur Suzanne, le voile au vent et la tête couverte d'un foulard noir noué à la manière des musulmanes, courait comme une perdue.

– Sophie, Sophie, tes parents te cherchent. Tu les as pas vus ?

Au lieu d'arrêter, Constance accéléra. Tout en haut de l'allée, un homme et une femme se tenaient côte à côte, les bras ballants, le dos voûté.

– Qui est-ce ? demanda Constance.

– C'est la sœur servante. La plus belle des religieuses.

– Elle ne porte pas la cornette ?

– Les converses n'y ont pas droit.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– Pourquoi refuses-tu de voir tes parents ?

– Pourquoi m'en empêches-tu ?

– Je t'emmène chez « Curléquiou ».

– Kerhulu. Kerhulu, niaiseuse. Tes farces sont jamais drôles. Il faut toujours que tu rires des autres, surtout des Américaines ; le même genre de farces plates que celles de maman.

Constance stationna la voiture dans la Côte de la Fabrique et les deux femmes entrèrent dans le restaurant. On les conduisit à leur place habituelle. Après un délice aux poires et un thé à la bergamotte, le maître d'hôtel vint porter un colis à Constance. C'était pour Sophie. Pour elle, il y eut aussi une énorme gerbe de roses multicolores. Avec une distinction d'aristocrate, Sophie sourit, remercia et ouvrit son cadeau.

– Tu seras la première jeune fille de Québec à porter un vison. Essaie-le, Sophie.

– *Souris, Sophie. Remercie, Sophie. Là, c'est bien ! Rien de trop beau pour toi ! Parade. Tourne sur toi-même. Encore un peu. Voilà ! Ça l'air de te faire plaisir, vieille sacrement .*

À la maison, Sophie se retira dans sa chambre. Elle réapparut toute nue sous le vison, un grand ruban rose entre les fesses et noué autour du cou. Elle tournait, tournait, tournait. Elle riait, riait, riait.

– Bravo, ma Sophie. Bravo. Emballée comme un cadeau. Maintenant, cache tes fesses, j'ai quelque chose d'autre à ajouter. La garçonnière d'en haut s'est libérée et je l'ai louée pour toi. Ce sera plus propice aux études d'autant plus que tu continueras à venir ici autant que tu voudras.

III

– Sophie !

Attifée de la vieille robe de chambre rouge de son mari, Maggy, embarrassée, se tenait dans l'entrée de sa maison.

– T'aurais dû appeler, Sophie.

– Et voilà ! Faut que je m'annonce maintenant. Mais non, je ne suis pas chez moi. C'est pas ici que j'habite. Est-ce que Rubens s'annonce avant de venir ? Et Mathilde, Mathieu, Mireille ? Elle traîne encore dans ses savates. Elle ne s'est pas lavée, pas peignée non plus et il est presque midi.

– Allo Sophie ; Hy duchess; Bonjour Sophie ; Viens voir mes nouveaux dessins, Sophie.

À travers le brouhaha, Maggy demanda où était Joseph.

– Trop de monde, ici. J'étouffe. Je manque de place, je manque d'air.

Sophie

À l'appel de la mère, tous se précipitèrent à la table.

– Savez-vous quoi? J'ai vu Elvis Presley à la télé.

– Un cochon !

– Comment ça un cochon ?

– Il remue toujours la jambe.

– Ah! Ah! Niaiseuse. Il marque le temps.

T'as pas vu son *beat* ? Fantastique !

– En français, on dit *tempo*.

– Non, non, c'est son *beat*. *Tempo* n'est pas plus français que *beat*.

Debout, Mathieu tentait d'imiter le chanteur dans *Hound Dog*. Il chantait, dansait, claquait des mains.

Maggy intervint :

– Suffit. Un peu de manières, s'il vous plaît.

– Où as-tu vu Elvis ? Dis-le, s'il te plaît.

– À la télévision, par la fenêtre des Painchaud.

– T'as pas honte d'aller écornifler chez les voisins ?

– Non, madame Painchaud nous a invités à entrer.

– T'étais pas seul ?

– Non. On était une bonne gang. Il y avait moi, puis d'autres aussi.

Joseph apparut dans la porte de la cuisine:

– Tu dois avoir faim. Tu as peinturé tout l'avant-midi. Vite, viens te mettre à table.

Joseph dit bonjour à Sophie qui détourna la tête quand il fit mine de l'embrasser. Il alla se laver les mains et, avant de s'asseoir, endossa son veston par dessus sa salopette de travail. C'était sa façon à lui de rendre grâce à Dieu et de démontrer son respect du pain quotidien.

Rubens arriva après les autres. Sa ressemblance avec Joseph frappa Sophie. Si semblables et en même temps si loin l'un de l'autre. Le nez dans son assiette, Sophie craignait son regard. Elle ne savait pas quel comportement adopter. Elle était gênée et elle avait honte en même temps. Honte ! Pourquoi ? Elle l'ignorait ou refusait de se l'avouer.

Maggy servit à Rubens un gros steak avec des pommes de terre et des légumes.

– Prenez pas cet air ahuri, c'est son repas d'hier qu'il n'a pas mangé.

– Tout pour Rubens. Rien pour son mari.

– Pourquoi regardes-tu Sophie ?

Le père se dérhuma comme si on venait de le prendre en défaut :

– Je la trouve belle, puis je l'aime. On n'aurait jamais dû la laisser partir.

– Pourquoi elle reste pas toujours ici ?

– Parce que maman l'a donnée à la tante Constance.

– Elle aurait pas dû.

– C'est pas toi qui lui aurais payé l'école de musique, le collège, l'université. Elle ne serait pas inscrite en Médecine. C'est pas toi qui lui aurais procuré des appartements privés, de beaux vêtements, un vison, un vison femelle, s'il vous plaît.

Sophie

– Maman m’aurait vendue pour moins qu’un manteau de vison. Lui, il m’aurait pas laissée partir. Si tu pouvais vendre toute ta marmaille, tu le ferais. Le mari avec. Mais ça, tu le feras pas parce que tu le peux pas. Tu veux pas voir. T’as jamais voulu rien voir.

Mathilde profita d’un creux dans la conversation pour glisser :

– Imaginez-vous donc. J’ai rencontré Jean Béliveau.

– Où ça ?

– À l’hôpital. Je soigne madame Côté.

– C’est qui ça, « madame Côté » ?

– Épais. Madame Côté de la Laiterie Laval.

Jean Béliveau est son protégé.

– Vas-tu sortir avec ?

– J’aimerais bien ça, mais je pense pas. Il est tellement beau.

Mireille se leva et vint se blottir contre Sophie en lui chuchotant :

– Reste avec nous, Sophie. Moi, j’t’aime. T’es belle.

Mathieu s’était étiré le cou pour mieux entendre. Mi-sérieux, mi-moqueur, il s’exclama :

– Tu penses que la vieille fille va la laisser partir ?

– Ben oui ! On t’échangera.

– Elle n’aime pas les hommes.

Rubens marmonna :

– Ouais ! À peine *d'l'étoffe* pour en faire.

Tout le monde pouffa de rire.

– Qu'est-c'que tu veux dire ?

– Laisse faire. Tu comprendrais pas.

Joseph se tourna vers Mathieu et laissa tomber:

– Il veut dire que tu n'es pas encore un homme, mais que tu le deviendras.

– J'avais tout compris. De toute manière, la Constance aime juste les filles. Elle donne jamais de cadeaux aux garçons.

La mère intervint sur un ton autoritaire:

– Arrêtez ça tout de suite. J'aime pas qu'on dise du mal de ma sœur ou qu'on s'en moque, surtout devant Sophie.

Rubens se leva brusquement et quitta la table.

– Rubens, on se lève pas de table sans demander la permission.

– Si y a pas d'steak pour tout le monde, j'en veux pas.

Effrayée, Sophie leva les yeux. Rubens défiait son père. Sans un mot, sans une explication, sans rien, il tourna les talons et sortit de la maison. Joseph se leva d'un bond, marcha jusqu'à la porte et appela son fils en vain. Plus agacé que surpris, il

Sophie

revint à la table en maugréant et se rassit pour terminer son repas.

Maggy dissimulait mal son contentement. Elle détourna la tête pour cacher un sourire en coin. De son côté, Mireille ne portait pas attention et regardait Sophie.

– Sophie, viens jouer du piano. Viens jouer ton Concerto de... celui que tu as joué à ... Papa a acheté le morceau et il a commencé à le jouer.

Elle prit Sophie par la main et l'entraîna au salon. Là, sur le mur, toujours la photo du père encore jeune qui la regardait d'un regard tendre et doux.

– « Po Po Pom.. Popopom », jouait Sophie.
« Po Po Pom. Popopom », s'exclamait Mireille.

Quand Sophie eut terminé, la petite qui ne se tenait plus de joie lui sauta au cou.

– J't'aime, Sophie. Joue encore. Reste.

Sophie caressa doucement ses belles boucles blondes avant de l'enlacer. Furtivement, elle l'embrassa sur le front et quitta rapidement la maison sans se préoccuper de saluer la famille. Elle était déjà sur le trottoir quand son père la rejoignit.

– Je voulais te dire. Ta mère est très malade. C'est encore son cancer... Des métastases au foie. Elle n'en a plus pour longtemps.

– Combien de temps ?

– Je sais pas. Quelques semaines, quelques mois. Je sais pas.

– Est-ce qu’elle le sait ?

– Je sais pas. Je pense que oui. Elle l’a deviné, je crois.

– Ah ! J’espère que vous aurez pas l’idée de vous remarier ?

Le père leva sur elle un regard lourd chargé de tristesse. Mais aussitôt il lui lança sur un ton de reproche :

– Pourquoi es-tu si méchante ? Tu es rendue à la croisée des chemins, tu sais.

– Ah non ! « La croisée des chemins » dans la bouche de mon père, maintenant. Maudit fatigant.

La jeune fille tourna les talons. Elle avait envie de rire.

Dans la fenêtre du salon, une ombre se profilait derrière les rideaux

IV

On aurait dit un véritable *stampede* à voir et à entendre la horde d'étudiants qui dégringolaient littéralement les quatre escaliers de la Faculté de médecine. Un vrai sauve-qui-peut.

– C'est pas gai d'aller manger en sortant d'la salle de dissection.

– Ça sent l'formol, pouah !

– Chez nous, personne m'endure à la table. Va te laver. Tu sens mauvais. Tasse-toi, le croque-mort .

– As-tu remarqué le Firmin? Y mange à côté des cadavres. Ça le dérange pas.

– Firmin ? C'est qui ça?

– Celui qui prépare la salle.

Tous éclatèrent de rire au moment où Sophie les dépassa sans les regarder.

– Qu'est-ce qu'elle a, la belle Sophie ? Elle a l'air furieuse.

Sophie

– Je comprends. Après ce qui lui est arrivé.
– Raconte. Je suis pas au courant.
– Elle a trouvé quelque chose dans son sac à main.

– Quoi ?
– Devine.
– Quelque chose de froid et de raide.
– Pas le machin du mort ?
– Le pire, c’est que le chauffeur de l’autobus l’a vu en même temps qu’elle.

– Elle l’a sorti en fouillant dans son sac.
– On se tordait. On riait comme des fous.
Elle, ben, elle était en maudit comme de raison.

– Bah ! Avec un paquet de gars, elle a pas fini. Elle peut s’attendre à bien d’autres choses.

– Hy, Scarlett !
– Pourquoi l’appelles-tu Scarlett ?
– Scarlett O’Hara dans *Gone with the wind*,
Autant en emporte le vent.. T’as pas vu?– Oui, Oui.

– Elle a toujours plein d’gars autour d’elle.
– À la condition de ne pas l’approcher de trop près.

– Ouais !
– Elle se sent peut-être mieux avec les filles ?

– On sait jamais.
– Avez-vous vu Sophie ?
– Oui. Oui. Pas loin, dans la rue Couillard.
– Sa sœur la cherche. Ça l’air important.
– Elle courait après l’autobus.
– Es-tu déjà sorti avec elle ?
– Pas moyen d’y toucher.
– Moi, je me suis déjà rendu chez elle. Mon vieux, c’est toute une cérémonie. D’abord, tu te présentes chez la tante. Ensuite, si tu passes l’examen et si tu as les ongles propres, elle t’invite à

manger. Là, tu t'assois sur le bout de ta chaise et tu manges avec parcimonie. Il ne faut surtout pas montrer que tu as faim. Ça ne se fait pas, paraît-il. Enfin, tu remercies poliment et tu te tires en douce. Très peu pour moi.

– C'est une drôle de fille. Elle parle pas beaucoup. Elle a quelque chose. Je sais pas quoi, mais elle a quelque chose.

– C'est vrai. Même quand on s'adresse à elle, on dirait qu'elle n'écoute pas, qu'elle n'est pas là.

– Elle est trop compliquée pour moi.

– Elle est belle, c'est vrai. Elle est intelligente, c'est vrai. Les têtes se tournent sur son passage, c'est vrai.

– Elle est froide, c'est vrai. Elle donne rien, c'est vrai.

– T'es sûr qu'elle donne rien ?

– On a tous gagé. Rien. Essaie-toi, si tu veux.

– Moi, j'ai ma blonde.

Mathilde rejoignit Sophie devant chez elle.

– Qu'est-ce qui se passe pour que tu prennes la peine de venir jusqu'ici ?

– On t'appelle et tu ne réponds pas.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Maman est malade et elle aimerait te voir.

– Oui, tu me l'as déjà dit.

– Ça fait plusieurs fois que je te téléphone et tu ne viens jamais.

Sophie haussa les épaules.

– Elle est revenue à la maison.

Sophie

– Pourquoi? C'est pas un cas de maison.

– Elle veut mourir chez nous. J'ai l'intention de rester avec elle le temps qu'il faudra.

– Qu'est-ce que ça veut dire « le temps qu'il faudra »?

– Elle va mourir, Sophie. Elle va mourir. Comprends-tu ?

– Les bonnes sœurs te laissent partir comme ça ?

– Je continue de suivre mes cours. Je terminerai mes stages après mes examens. Ça change pas grand'chose, à part de me retarder un peu. Les religieuses sont bonnes, surtout Saint-Thomas. C'est elle que je préfère. Elle m'a dit que je graduerai en même temps que les autres.

Sophie s'était rendue plusieurs fois à l'hôpital. À chaque visite, elle avait été incapable d'entrer dans la chambre de sa mère.

– Il faut la toucher. Il faut l'embrasser. Elle est jaune. Sa peau doit être moite. Elle m'écoeure, elle m'écoeure. Ça sent trop mauvais. Je peux pas. Je peux pas. Comment les infirmières, comment Mathilde fait-elle pour la soigner ? D'accord, j'irai. Compte sur moi.

– Quand ?

– J'irai. J'irai.

* * *

Sophie se souvenait comme si c'était la veille de l'arrivée de Mathilde. On l'avait emmenée la voir à la maison quelques jours après sa naissance. Quelqu'un avait dit :

– Faites attention pour ne pas renverser le seau en métal bleu sur le plancher de la salle de toilette. Il est plein de linge souillé.

Sophie avait vu le seau, l'avait regardé et, curieuse, n'avait pu résister à l'envie de soulever le couvercle *juste pour voir. Du sang, du sang jusqu'à ras bords. Du sang dégoulinant sur le plancher.*

Une odeur âcre l'avait saisie à la gorge. Se tenant la bouche à pleines mains, elle avait laissé tomber le couvercle et impatiente de sortir de la toilette, avait accroché la cuvette au passage et renversé tout son contenu sur le plancher

– Elle n'en fera jamais d'autre. Quelle énervée. Fallait qu'elle voie, je suppose ? Ah ! quelle saloperie. C'est moi qui dois ramasser tout ça.

– Dites donc, Simone. C'est pas pour ça qu'on vous paye ?

– Oui, mademoiselle Constance.

La conversation s'était arrêtée là. La servante lui obéissait au doigt et à l'œil.

* * *

Au lieu d'aller voir sa mère mourante, Sophie se rendit seule à la danse de classe. Timide, elle s'assit à une table près de la porte. Étonnés, ses compagnons passaient à côté d'elle, les uns la saluant, les autres feignant de l'ignorer, peut-être pour ne pas vexer leur amie du moment. Quand Sophie en aperçut quelques-uns, seuls et attablés autour d'une bière, elle se fit violence et alla les rejoindre. Ils l'acceptèrent comme n'importe lequel des leurs.

Sophie cala une bière puis une deuxième.

– Sophie, viens danser.

Un jeune homme dont elle aurait été incapable de dire le nom, l'entraîna vers la piste de danse. La musique était douce et langoureuse, mais tout à coup le juke box se mit à hurler un rock. Sophie tournait, tournait et tournait. Elle avait abandonné son compagnon. Maintenant, elle se démenait comme un beau diable, seule au milieu de la piste. Les danseurs faisaient cercle autour d'elle et l'encourageaient en frappant des mains en cadence. Vite, vite, toujours plus vite. Le plafond, les lumières, le parquet, les lumières, les lumières, le plafond qui vacille et bascule et chavire encore et encore et encore. Soudainement, elle s'arrêta net et tomba de tout son long. Qui la ramena à la maison ? Était-ce le jeune homme de la première danse ? Peut-être. Elle ne savait pas, mais elle n'avait pas arrêté de répéter que sa mère était à l'agonie.

* * *

Le lendemain, elle se rendit chez ses parents; sa mère venait de mourir. Elle ne versa pas de larmes. Elle ne ressentit qu'un immense vide à la place du cœur. Ça ne lui faisait rien. Rien. Rien. Rien, avait-elle envie de hurler. Mais revenue dans son appartement, enfin seule, la porte à peine refermée, elle hurla et hurla et hurla encore, les hurlements entrecoupés de sanglots : *Ça me fait rien, ça me fait rien. Que personne ne m'approche. Qu'on me laisse tranquille, tranquille, tranquille. Ça me fait rien, ça me fait rien.*

* * *

Sophie marchait comme une âme en peine: chemin Sainte-Foy, Germain Lépine, des Érables, Désy, des Franciscains, l'Alverne, encore le chemin Sainte-Foy, encore des Érables; toujours, jamais.

– Je veux pas entrer là. Je peux pas y entrer. Ça sent les roses. Ça sent la morte. Ça sent mauvais. Je veux pas la voir. Je veux pas. Je veux pas .

Constance gara sa voiture dans le stationnement arrière et vint près de Sophie.

– Enfin, tu es là. Je t'ai cherchée partout. Tout le monde s'inquiète. Viens, ma Sophie. Viens. Les sœurs du Collège désirent te parler.

Les religieuses se précipitèrent sur Sophie dès son entrée dans le salon funéraire et sœur Saint-Agapit prit la parole:

– Ma Sophie, ma grande, ta maman était si bonne, une sainte femme. Tu ne le sais peut-être pas, mais elle venait souvent nous voir. Elle s’informait de toi et te suivait de loin. Nous te sentons si malheureuse...Tu ne voudrais pas te joindre à nous ? Monsieur Durantal, laissez-la-nous. Viens. Tu verras. Nous avons des missions.

– Tu parles ! Aller avec vous ? Non, mais à quoi tu penses ? Moi, malheureuse ? Parce que je ne voulais pas entrer dans le salon ? Parce que je ne veux pas la regarder ? Je n’ai pas de peine. Je ne ressens rien, rien, rien.

Elle ne pleura pas et Constance ne nota rien, trop occupée à entourer Joseph de ses attentions avec l’idée bien arrêtée de se l’attacher. Qui mieux qu’elle était en mesure de prendre les rênes de la famille ? En plus d’être libre, elle possédait de l’argent, beaucoup d’argent, ce qui ne pouvait pas déplaire.

Sophie observait son père et sa tante. Elle semblait être la seule à se rendre compte de leur intrigue amoureuse.

– Regardez-vous donc. De quoi avez -vous l’air ? Des jeunes fous, c’est fou, mais jamais comme des vieux fous. Toi, tu as pris ton expérience avec les sénateurs devenus gâteux. Pfouah ! Bonne chance vous deux. Quand tu feras l’amour, il te faudra sûrement une pharmacie en dessous du lit. Il faut être propre, propre, propre. On sait jamais, peut-être crieras-tu ? En tout cas, je ne serai pas là pour entendre tes gémissements.

Mireille s'était approchée. Elle prit la main de Sophie et la regarda de ses grands yeux naïfs :

– Viens, Sophie. Viens. N'aie pas peur. Viens la voir.

– Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je l'aime pas. Elle m'écœure.

Dans le cercueil, on avait habillée Maggie avec sa plus belle robe, une ancienne robe donnée jadis par Constance.

La fillette continuait de tenir Sophie par la main. Par la main aussi à la messe des funérailles. À l'église, près du corbillard, il y avait Joseph et Constance, tous les deux droits comme des piquets, les visages graves drapés dans leur douleur. Rubens était là, à côté de son père. De nouveau, la ressemblance entre le père et le fils la frappa. Le vieux *buck* et le jeune *buck*. Le passé et l'avenir, le regret et l'espérance. À quoi pensait son frère ? Savait-il combien sa mère l'avait aimé ? Savait-il seulement qu'elle l'avait préféré aux autres comme s'il avait représenté l'être susceptible de répondre à ses attentes ? L'avait-il aimé, lui ? Avait-il de la peine ? Rien dans son attitude ne le laissait voir. Elle aurait voulu lui parler, mais il gardait son visage fermé des mauvais jours avec un peu plus de pâleur que d'habitude, avec un peu plus de dureté aussi. Sophie, elle, attendait le chagrin qui ne venait pas.

Mireille n'avait pas lâché sa main. Elle la mena aussi au cimetière et là, longtemps après que tous eurent quitté, elle demeura avec elle à contempler le cercueil dressé au-dessus de la fosse.

La jeune enfant partit à regret quand Sophie manifesta le besoin de demeurer seule. Après un temps, elle se retourna, certaine d'être épiée. À distance respectueuse, un homme attendait près d'une camionnette rouge. C'était le fossoyeur.

Pendant combien de temps erra-t-elle dans les alentours ? Inlassablement, elle allait et venait : Chapdelaine, Belmont, chemin Sainte-Foy, Myrand, de nouveau Chapdelaine. Dans le cimetière, l'homme travaillait toujours. Elle entendait le bruit de la pelle et les raclements de son râteau.

* * *

– Pousse-toi donc Sophie. Attends-tu d'être ébouillantée ? Laisse le chemin libre.

Malgré son jeune âge, Sophie garderait toujours vivante dans sa mémoire la scène de sa mère à la cuisinière en train de cuire sa gelée de pommes. Pourquoi était-elle là ? Elle ne savait plus, mais elle se revoyait avec un dessin caché dans ses mains, un cœur traversé d'une flèche avec un « je t'aime » gros comme ça pour l'offrir à sa mère.

Maggie brassait sa gelée, la surveillait avec attention, faisait couler le sirop, brassait de nouveau jusqu'à ce qu'il ait bouilli assez pour former un mince filet et que la dernière goutte colle résolument à la paroi de la cuiller.

Debout dans la cuisine, les bras inertes le long de son corps, Sophie promenait son regard entre sa mère et la cuisinière, entre sa mère et le chaudron. Maggie brassait toujours le liquide, elle le faisait couler, le filet rouge s'élargissait, il

débordait, il se répandait sur la cuisinière, le long des parois, sur le parquet comme une mer rouge, une mer de sang qui s'avancait vers elle. Maggie brassait toujours. Brasse, brasse, coule, coule. Elle ne voyait rien. Elle ne voyait rien. Elle ne voyait donc rien ? Sophie poussa un cri. Puis, plus rien. L'instant d'après, elle était étendue sur le divan du salon. Il n'y avait pas eu d'explications. Il n'y avait jamais d'explications dans cette maison-là. Il n'y aurait jamais d'explications pour elle.

Le lendemain, elle revint au cimetière, puis le surlendemain et encore le jour après. L'homme était là, près de sa camionnette rouge toujours très propre, toujours luisante. Il s'occupait à creuser un trou, à nettoyer les emplacements des morts ou à tailler des arbrisseaux. Quand elle arrivait, il cessait de travailler et la regardait attentivement.

Elle avait remarqué sa tête dégarnie, ses lunettes au contour doré et malgré une taille plutôt moyenne, des muscles très développés. Maintenant, elle faisait un détour pour le saluer. Les jours semblaient réglés au rythme de ses visites au cimetière. Elle le cherchait des yeux, il attendait ce moment, toujours appuyé sur sa pelle, toujours à côté de sa camionnette rutilante. Jamais un mot. Un signe de tête, sans plus.

* * *

Sophie n'en finissait plus de remonter dans le temps. Un enfant, ça ne se donne pas, ça ne se vend pas non plus, surtout quand c'est le premier. Ce rejet, c'était son histoire et ce sentiment d'abandon, sa destinée. Évanouis les souvenirs

heureux, disparus les rêves d'enfant, abandonnée la douceur de ses jeunes années. Ne restait que la sensation du vide. Le vide. Rien que le vide.

La tête lui tournait comme à chaque fois qu'elle se sentait abandonnée, comme le jour où Constance l'avait emmenée voir sa mère qui était malade. Elle se remémorait son ennui profond d'alors. Sa mère se reposait. Constance et Joseph chuchotaient dans la cuisine tout en buvant du vin. D'un faux mouvement, Joseph avait renversé la bouteille sur la nappe. Le liquide rouge avait coulé lentement, avait envahi petit à petit la ratine. Ni l'un ni l'autre n'avaient bougé. Le rond s'était agrandi tranquillement. Ils avaient observé la progression du liquide sans trop s'émouvoir. « Ça coule, ça coule comme, comme, comme du sang » avait crié une Sophie affolée. Son père et sa tante avaient cessé de fixer la nappe et l'avaient regardée avec curiosité en fronçant les sourcils : « Cette petite n'est pas normale. Elle craint le sang. Elle en voit partout » avait conclu Constance.

Plus qu'une habitude, sa marche journalière autour du cimetière était devenue une nécessité. Elle rencontrait souvent les mêmes personnes qui promenaient les mêmes toutous matin et soir. Un jour, à une intersection, elle sentit qu'on lui mordait la cheville. Une espèce de chien de poche, moitié bichon, moitié barbet, faisait entendre des grognements d'enragé et secouait sa tête comme pour mieux enfoncer ses crocs dans sa jambe. D'abord effrayée, Sophie se débattit pour s'en débarrasser quand la maîtresse du chien s'amena très calmement en disant d'une voix mielleuse: « Voyons chien-chien ! Qu'est-ce que tu fais là? Tu fais bobo à la madame ! C'est pas gentil ça ! Laisse-la ! Voilà. Viens avec maîtresse ! Viens ! »

Pas plus impressionnée que ça par son roquet, elle ne jugea pas bon de s'informer de l'état de Sophie qui, interloquée, ne trouva rien à dire.

– Viens avec maîtresse... Viens avec maîtresse... Pas beau, ça ! Pas beau, ça !

– Aie! Madame votre chien mord. Attachez-le, criait une femme

– Vous, de quoi vous mêlez-vous ?

– Je vais appeler la police. Mademoiselle, partez pas. Portez plainte !

Sophie se tenait le mollet à deux mains. Une première image vite refoulée fut celle de Rubens battu par son père. Mais aussitôt après, elle prit conscience d'une autre réalité, car ce qui lui arrivait maintenant ne constituait pas une aventure nouvelle. Non ! Ça lui était déjà arrivé. Elle était sûre d'avoir déjà vécu un moment pareil. De vagues réminiscences, des impressions fugitives s'agitaient en elle l'espace d'un instant. Elles s'enfuyaient, rebelles, mais revenaient avec force et vigueur. C'était arrivé quelque part, à un certain moment de sa vie avec la même brutalité et d'une façon aussi gratuite. Des paroles, des bouts de phrases s'arrimaient lentement pour finir par émerger du fond de son être.

« Attention. N'y touche pas. Il n'aime pas les enfants ». Qui avait dit ça ? Attention, « il n'aime pas les enfants ». Oui, quelqu'un avait dit ça. Quelle drôle d'idée de garder un chien qui n'aime pas les enfants.

Peu soucieuse des gens qui la regardaient, Sophie prit l'autobus pour rentrer chez elle.

– Tantine, as-tu déjà eu un chien ?

– Mon Dieu ! Qu'est-ce qui t'arrive. Ton bas tout déchiré. Tu as du sang sur le visage, partout. Tu saignes. Ça ne te fait rien ? Tu n'as plus peur du sang ? Viens, que je m'occupe de toi.

– Laisse faire. Réponds à ma question. As-tu déjà eu un chien ?

– Ben, oui.

– Un petit ?

– Un petit.

– Qui n'aimait pas les enfants ?

– Je ne me souviens pas.

– Allons donc. Un petit effort.

– Ben, non. Il n'aimait pas les enfants. Mais je l'ai pas gardé.

– Tu l'as pas gardé ?

– C'est-à-dire que je m'en suis débarrassée aussitôt que j'ai pu.

– Il m'a déjà mordue ?

– Non. Non.

– Quelle sorte de chien ?

– Quelle sorte de chien, quelle sorte de chien. Est-ce que je m'en souviens, moi ?

– Oui, tu t'en souviens. Quelle sorte de chien ?

– Ben, un chihuahua.

– Quel âge j'avais ?

– Ah ! mais dis donc. Qu'est-ce que c'est que cet interrogatoire ?

– Réponds. Quel âge j'avais ?

– Ben. À peu près quatre ans.

– Un chihuahua à quatre ans. Un chihuahua qui n'aime pas les enfants ! Et tu le gardais ici ! À la maison ! Avec moi ! Qui te l'avait donné ? Dis. Qui te l'avait donné ?

– Je ne sais pas. Je ne sais plus. Cesse de me torturer.

– Il m'avait mordue, hein ? Réponds, réponds donc. Tu sais qui te l'avait donné. Tu le sais. Qui ? Qui ?

– Tais-toi.

Sophie avait explosé. Les cheveux en désordre, le chemisier taché de sang, les yeux exorbités, elle continuait de crier :

– Je veux mon propre téléphone dans mon appartement. Je veux recevoir mes amis chez moi. Je veux avoir la paix, la paix. Je veux que tu me laisses tranquille.

V

Par ce vendredi après-midi pluvieux d'automne, monsieur le professeur Mainguy donnait son cours de microbiologie.

– « Branche de la médecine consacrée à l'étude... Le terme de microbe... ».

– Pssst, Sophie, tu dors. Attends-moi après le cours.

– « Gélose sur sang chocolaté...agar-agar ...bactérie suspectée »

– Qu'est-ce que tu veux ? chuchota Sophie à son voisin.

– Viens avec nous, demain. On va tous travailler à l'œuvre du Cardinal.

– Quoi ? L'œuvre du Cardinal ?

– Oui. Je t'expliquerai. Lis ceci en attendant.

– « Pasteur, Eberth, Neisser, Koch, Escherich...des noms à retenir...Vous deux dans le fond de la classe, écoutez donc. Vous me dérangez... Pour le bacille de Koch, le BK... le milieu Lowestein... ».

Pas plus intéressée qu'il faut, Sophie avait appuyé sa tête dans une de ses mains, prête à roupiller un peu. À la fin du cours, elle sortit en lisant la feuille que son copain lui avait donnée.

– As-tu eu le temps de la lire ? Viens-tu ?

– Comment t'appelles-tu ? Je ne me souviens plus de ton nom.

– François. François Turgeon.

– Je connais pas ça, les œuvres du Cardinal.

– C'est une tradition. À chaque année, les étudiants de première sont invités par le Cardinal à consacrer une journée de leur temps à des travaux communautaires. Cette année, ça se passe sur la rue du Roi. Je sais pas trop à quoi sert la bâtisse, mais il y a de la peinture et plein de ménage à faire. Je pense qu'on commence à regrouper les Saint-Vincent-de-Paul. Il y a des paroisses riches et des paroisses pauvres, mais comme les riches veulent pas donner aux pauvres, les tiroirs des riches débordent et ceux des pauvres sont vides. C'est fou comme ça. La charité connaît la misère et la foi espère un miracle.

François partit d'un grand éclat de rire et Sophie en fit autant.

– Et puis, la belle enfant, qu'est-ce que tu décides ? J'irais te chercher à huit heures demain matin et on descendrait en autobus. Le trajet se fait bien. Ah oui, j'oubliais. Apporte ton lunch.

* * *

Un véritable chantier les attendait à Saint-Roch. Plusieurs étudiants avaient répondu à l'appel du Cardinal. Certains peignaient, d'autres mettaient de l'ordre dans les vêtements ou faisaient du ménage. Sophie, vêtue d'un vieux pantalon et d'un chemisier défraîchi, lavait le plancher d'une grande salle. Elle riait toute seule de se voir à l'ouvrage, elle qui n'avait jamais manié ni torchon ni vadrouille. « Sophie, on dirait que tu barbouilles. As-tu déjà fait du ménage ? » lui criait-on à tour de rôle. Peu de temps lui avait suffi pour se trahir. À la fin de la journée, elle n'était pas beaucoup plus avancée qu'au début, mais tout le monde s'était amusé de ses maladresses. Contente d'elle-même et voulant partager sa joie avec quelqu'un, elle revint chez elle avec François et décida de s'arrêter chez Constance pour tout lui raconter. Ils la trouvèrent en grande conversation téléphonique.

– Je sais pas ce qui lui arrive. Elle a l'air de s'habiller au comptoir Emmaüs. T'aurais dû la voir partir ce matin. Elle était avec un garçon aussi mal accoutré qu'elle. Ils allaient travailler à quelque part, du bénévolat... Encourager les paresseux, oui...

Sophie recula sur la pointe des pieds et entraîna son copain chez elle. Quand il tenta de l'embrasser, elle se dégagea et lui fit comprendre de ne pas la toucher. Elle le trouva laid avec ses grands yeux cernés et son teint verdâtre et son odeur de tabac et ses vêtements tout froissés. Il n'était pas assez grand, pas assez musclé. Il s'habillait mal. Elle ne voulait plus de lui.

– Arrête de me regarder, tu m'énerves. Allons rejoindre les autres.

Sophie

- Où sont-ils ?
- On pourrait aller au Cercle des étudiants.
- Tu connais ça, toi. ?
- Mais oui, sur la rue Couillard. Viens.
- Tu te souviens de la danse au « HMCS Montcalm » ?
- T'étais là ?
- Tu te souviens pas ? On a dansé ensemble.
- Ah !

Une vingtaine d'étudiants discutaient de l'obligation d'aider les nécessiteux. Les arguments jaillissaient de droite à gauche et les répliques fusaient aussi rapidement.

- On ne donne pas un poisson à celui qui a faim, on lui montre à pêcher.
- S'il a trop faim, il peut pas apprendre à pêcher. Commence par le nourrir et après on verra.
- On verra quoi. On verra quelqu'un qui aura toujours trop faim pour apprendre à pêcher.
- C'est facile pour toi de parler. Tout le monde a pas eu ta chance.
- Quelle chance ? Mon père était pauvre. Il s'est saigné pour me faire instruire. Il s'est sacrifié.
- Parce que t'as eu un père qui est né avant toi, qui s'est saigné pour te faire instruire, qui s'est sacrifié.
- Toi aussi, pis toi aussi, pis toi aussi. Qu'est-ce que vous avez ?
- Ben moi, j'donne dix ans à la société pour qu'elle change, autrement je la mets à la poubelle.
- Bon débarras. Qu'est-ce qu'on fait après ça. Tu peux m'le dire ?

Sophie et François s'étaient tenus à l'écart de ce débat. Ils n'avaient pas osé y participer. Quelqu'un mit de l'argent dans le juke-box et on commença à danser sur *Stardust* suivi de *Boogie Woogie Piggy* avec l'orchestre de Glenn Miller. L'atmosphère changea assez vite, mais Sophie, ennuyée par son compagnon, décida de rentrer. Dans les jours suivants, même si elle faisait tout pour l'éviter, il continuait de la poursuivre. Plus il s'approchait, plus elle s'éloignait. Elle ne pouvait plus le sentir et ne comprenait pas son insistance.

Bien décidée à organiser sa vie à son goût, elle avait réaménagé sa garçonnière de façon à pouvoir recevoir et se faire à manger. Il ne lui manquait que le téléphone. Même si ça risquait d'être long avant qu'on vienne l'installer, elle était déterminée à attendre. De toute manière, il y avait toujours l'appareil d'en bas avec la tante curieuse comme une belette et méthodique comme une bonne sœur qui ne manquait pas de lui transmettre toutes ses communications.

Un après-midi, en revenant de l'université, elle décida d'arrêter chez Constance pour prendre le thé. Regardant nonchalamment par la fenêtre, elle aperçut François qui venait vers la maison. Contrariée, elle se cacha dans le vestiaire au premier son du carillon et pria sa tante de se débarrasser de l'intrus. Mais le temps passait. Constance et le jeune homme parlaient, parlaient. Ils n'en finissaient plus de parler. Sa tante semblait étirer la conversation comme si la présence du jeune homme était importante, comme si, peut-être, la tante nourrissait quelque espoir pour sa nièce. Peut-être l'avait-elle appelé pour... Ah, non ! Furieuse, Sophie sortit en coup de vent et sous l'œil ahuri de François, passa devant lui la tête en l'air et monta dans son

Sophie

logement. Elle redescendit plus tard pour dire à Constance de se mêler de ses affaires.

– Pourtant, ça te ferait un bon mari... Et puis, son père est médecin.

– C'est un bon parti, je suppose ?

– On devrait revenir au temps où la famille choisissait le mari pour la fille. On connaissait mieux ses besoins qu'elle-même.

– Parle pour toi. Où était donc ta famille dans ton temps ?

– Sois donc pas si impertinente.

– Il est laid.

– Aussitôt qu'ils te trouvent de leur goût, tu les trouves laids. Il y a François, mais il y eu Régent et l'autre, tu sais, le blond.

– Oui, oui, laisse tomber.

– Les filles vont pas à l'université pour se trouver un mari ?

– T'es pas drôle.

* * *

La rencontre arriva de façon fortuite. Sophie avait passé de longues heures à la bibliothèque. Quand elle se leva pour partir, elle le vit. Il parla à l'oreille d'un copain puis il la regarda.

– Sophie, je te présente Gilbert, Gilbert Morin.

Elle vit un beau jeune homme, aux yeux doux, aux paupières lourdes, à la tête d'aristocrate, à l'allure romantique avec un rien de moqueur dans

le regard. Elle frissonna, ses mains devinrent moites, son cœur palpita, sa poitrine se serra comme prise dans un étau, elle eut mal. Ils se regardèrent un long moment. Elle admirait ses belles dents blanches et attendait son sourire.

Elle était avec lui et en même temps, souhaitait être seule afin de pouvoir penser à lui, rêver de lui. Aussitôt rentrée dans son appartement, elle se mit à danser, à tourner, à rire et à chanter comme une simple midinette : « J'ai connu un beau gars. J'ai connu un beau gars ». Malgré l'heure tardive, elle descendit l'escalier en courant. Elle voulait partager sa joie avec quelqu'un.

– Tantine, réveille-toi. J'ai connu un beau gars. C'est le mien. Je le sens, c'est le mien. Ah, tantine ! Si tu savais comme je suis heureuse.

– Et bien ! ma Sophie, il faudra que tu me le présentes.

Elle se réveilla tôt avec l'envie de chanter. Le miroir lui renvoya sa beauté comme image. Réveil des matins heureux. Réveil des matins glorieux. La vie était belle, belle, belle. Elle était amoureuse, a-m-o-u-r-e-u-s-e. *Je l'aime, il m'aime. Mon idéal, ma destinée, ma raison de vivre. Je le rêve. Je le vis. Je veux qu'il soit à moi. Je l'aime.*

* * *

– On pourrait aller voir *Fan Fan Latulippe*...
Ça passe au Cartier.

– Oui, j'aimerais ça.

– On prend l'autobus ?

– Non, marchons... Qu'est-ce qui m'arrive. Je ne trouve rien à lui dire. Je suis figée devant lui. Je sèche devant lui. Je peux pas le regarder, je n'arrive pas à le regarder. J'ai vu mon visage dans un miroir. J'ai l'air bête ... Il ne peut pas m'aimer. Il doit connaître des tas de filles, des plus belles, des moins gênées que moi. Je réussirai pas à le garder. Je suis trop niaiseuse. Y a seulement ceux que j'aime pas qui me collent après. Qu'est-ce que j'ai pour faire peur à ceux que j'aime.

En sortant du cinéma, Sophie déambulait la tête basse, incapable de parole, complètement amputée de ses moyens. Sa façon d'agir contredisait sa pensée comme si quelqu'un eût agi à sa place, comme si une partie d'elle-même refusait ce que l'autre partie désirait.

– Prends-moi par les épaules, secoue-moi. Il n'est pas possible que tu ne saches pas combien je suis éprise de toi.

Devant la porte, Sophie ne trouva rien à dire. Elle hésita et comme prise au dépourvu, lança un « Bonsoir, Gilbert » avant de partir d'un pas rapide. Il répondit sur le même ton : « Bonsoir Sophie ».

– Il est parti. Parti ! Il ne reviendra pas. Qu'est-ce qu'il fallait faire ? L'inviter à monter ? Pourquoi cette gêne. J'ai été trop intimidée. Incapable de le regarder dans les yeux comme si j'avais fait face au soleil.

Elle dormit mal toute la nuit. Tôt le matin, elle sortit et appela Mathilde d'un téléphone public. Une religieuse répondit :

– Je ne sais pas si mademoiselle Durantal peut vous répondre. Comme elle a travaillé cette nuit, elle est peut-être déjà couchée et il n'est pas question qu'on dérange nos petites infirmières durant leur sommeil. Est-ce bien important ?

– Oui. Oui. J'ai absolument besoin de lui parler.

– De la part de qui, s'il vous plaît ?

– Sophie, sa sœur.

– Oui. Oui. Je comprends, mais seulement si elle ne dort pas.

Sophie attendit un bon moment, assez longtemps pour décourager n'importe qui d'appeler dans ce saint des saints, encore moins d'aller les visiter. Les sœurs enfermaient leurs étudiantes comme dans un cloître et leur inculquaient une discipline digne des forces armées. On ne fumait pas, on ne buvait pas, on ne sortait pas après neuf heures sauf le dimanche alors que le couvre-feu se prolongeait jusqu'à onze heures. « Pas onze heures et une, mademoiselle, car vous risquez la retenue dimanche prochain ».

Debout, de travers dans la cabine, Sophie s'impatientait.

– Allo.

– Oui, Mathilde, c'est Sophie.

– Qu'est ce qui se passe ? Tu m'as jamais appelée ici.

– Mathilde, j'ai besoin de te voir.

– Pourquoi ?

– Je t'expliquerai. Est-ce qu'on peut se rencontrer au restaurant ?

– Quand ? Où ?

– Au Laurentien. Ça te va ?

Sophie

– Écoute, Sophie. Il faut que je dorme ce matin. J'ai eu une grosse nuit et j'ai un cours cet après-midi.

– Tu as des cours même quand tu travailles de nuit ?

– C'est toujours comme ça.

– Mais quand pourrais-tu te libérer ?

– Tu pleures, ma Sophie. Ça l'air grave... Écoute, je prends l'autobus tout de suite. Attends-moi.

– Mais t'as pas dormi.

– Ça fait rien. Une nuit de plus ou de moins. J'arrive.

Histoire de prendre l'air, Sophie décida de marcher jusqu'au carré d'Youville malgré la pluie glaciale mêlée au vent d'automne. Le nordet lui fouettait le visage et rendait sa marche difficile, mais elle demeurait insensible aux soubresauts de la température comme si elle eût été en accord avec sa propre nature. Détrempée et le visage défait, elle entra dans le restaurant. Mathilde était là devant un café.

– Tu m'attends depuis longtemps ?

– Non, j'arrive à peine.

– Merci d'avoir répondu à mon appel.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai besoin de parler avec quelqu'un et pas avec n'importe qui. Je sais pas pourquoi, mais j'ai confiance en toi. Tu m'as impressionnée quand tu as laissé tes études pour soigner maman. À voir la façon dont tu t'en es occupé me donne confiance. Et puis, si je t'ai appelée, c'est que j'ai personne à qui parler.

– Notre professeur de sociologie nous répète toujours de prendre le marteau par le manche. On commence par quoi ?

– J’ai rencontré un beau gars et on est sortis une fois ensemble.

– C’est pas une toquade, c’est un gros béguin ?

– Je l’aime comme une folle et lui aussi m’aime, je le sens, mais il ne reviendra pas. Ça aussi je le sens.

– Vous vous aimez et vous ne vous verrez plus ? Ce que tu dis n’a pas de sens.

– J’ai agi en folle.

– Explique-toi. Je comprends pas.

– En niaiseuse, si t’aimes mieux.

– Oui, oui, d’accord, mais je comprends pas plus.

– J’ai un problème, Mathilde. Quand je trouve quelqu’un de mon goût, je m’arrange toujours pour l’éloigner.

– Ça t’arrive souvent ?

– Ben, c’est arrivé.

– Raconte.

– Bon, par exemple, un jour, un professeur que je trouve beau me parle dans l’ascenseur. Il me demande à quel étage je me rends et je ne suis pas capable de lui répondre. J’ai eu l’air d’une vraie idiote. J’ai baissé les yeux et si j’avais ouvert la bouche, je me serais mise à balbutier ou à pleurer. Il dit à un de ses confrères que j’étais timide et qu’avec le temps je changerais. Je voudrais donc qu’il ait dit vrai mais c’est toujours le même scénario qui recommence.

– Et ton petit ami dans tout ça ?

– Quand il se trouve devant moi, je peux pas le regarder. Je suis trop gênée pour lever les yeux sur lui. Je trouve rien à lui dire. J’ai l’air bête. Je suis toute prise dans la poitrine, toute prise comme ça. Je fais de l’angoisse. Quand il n’est pas là, j’ai hâte de le voir et quand il est là, je veux qu’il parte pour penser à lui.

– Appelle-le donc et raconte-lui ce que tu viens de me dire.

– Tu penses que je devrais ?

– Ben oui. Tu pourrais l’inviter à manger, lui préparer quelque chose de bon. C’est pas défendu de le prendre par le ventre. Tu vas voir sa réaction. S’il tient à toi, il va comprendre et s’il n’y tient pas, tu vas le savoir. Il me semble que tout vaut mieux que l’incertitude.

– Je t’avoue que ça ne marche pas fort de ce temps-ci.

– Fais un effort. Je t’ai souvent enviée. Ma jeunesse n’a pas été dorée comme la tienne.

– Peut-être pas dorée, mais tu as reçu plus que moi.

– Qu’est-ce que j’ai reçu de plus que toi ?

– Des parents.

– Tu as peut-être raison...Tu as connu le confort aussi. Ne l’oublie pas.

Mathilde étouffa un baillement.

– C’est vrai. Tu dois être fatiguée.

– Partons et n’oublie pas de faire ce dont on a parlé.

– Dors bien.

– Bon courage, Sophie et donne-moi des nouvelles... Tantine devrait te montrer à conduire. Ça aurait été pratique, aujourd’hui. Tu pourrais me ramener à l’école.

Avant d’entrer chez elle, Sophie arrêta chez sa tante et lui demanda de lui montrer à conduire.

– On verra, je vais y réfléchir, avait-elle répondu.

Pour Sophie, l’affaire était dans le sac. Dans la bouche de Constance, le « On verra » devenait synonyme de « oui ». Elle avait toujours utilisé cette périphrase pour être sûre de ne jamais revenir sur sa parole. Surexcitée, Sophie tourna les talons et monta à son appartement. La tante n’avait pas dit non et maintenant il lui fallait tenter sa chance avec Gilbert.

* * *

Le soir même, elle réussit à le rejoindre. Il accepta de venir manger avec elle à son appartement. De son côté, Constance consentait à lui donner ses premières leçons de conduite. La vie redevenait rose. Toute la soirée, elle pensa tour à tour à la voiture et à son menu. Il n’était pas question d’aller chez sa tante. Elle voulait préparer le repas elle-même pour lui prouver ou se prouver qu’elle en était capable.

– Un rosbif ? Il faut pas lui faire croire que je suis riche. Des vol-au-vent ? Il faut faire cuire un poulet. C'est trop lon. Et puis, ça prend de la soupe et un dessert compliqué. Des pâtes ? Oui, des pâtes. Je vais cuisiner une sauce tomate dépareillée. Mon appartement, à l'ordre; la table, bien mise; mon repas, prêt; ma toilette, terminée. Fais une femme de toi. Sophie, tu es une femme, une vraie femme.

Quand il entra, Sophie lui sourit et le regarda droit dans les yeux. Lui, il gardait un œil moqueur avec une allure de défi dans le regard qui semblait dire : « Vas-y, montre-moi ce que tu sais faire ». Sophie s'activait, allait, venait, jouait un rôle qu'elle semblait avoir appris par cœur. *Fais une femme de toi. Aie l'air sûre*, qu'elle se répétait sans cesse.

De son côté, Gilbert, les mains dans les poches, regardait partout comme un véritable inspecteur en bâtiments.

– C'est pas grand ici, c'est pas riche non plus. T'aime mieux vivre seule dans une soupente qu'en bas, au rez-de-chaussée, avec ta tante ? Quelle drôle de fille tu fais.

– Il est temps que je me prenne en main. Tu ne trouves pas ?

Sophie servit une chaudière de lentilles. Gilbert promenait sa cuiller dans le potage, peu impatient d'y goûter.

– Tu n'aimes pas les lentilles ?

– Pas tellement. La couleur ne m'inspire pas beaucoup.

– J'espère que tu aimes les pâtes. J'en ai préparées à la sauce tomate.

Sophie enleva le bol et apporta une assiette de spaghetti fumant.

– Voilà ! Goûte. Tu m'en donneras des nouvelles.

De nouveau, Gilbert promena sa fourchette dans la sauce rouge avant de goûter. Quand Sophie releva la tête, elle aperçut une grimace sur le visage du jeune homme.

– Tu trouves pas ça bon ? J'y ai pourtant vidé une bonne demi-bouteille de vin.

– Le vin, on le boit. Non, non, c'est pas bon à mon goût. Je vais t'emmener chez la Mère Joly sur le boulevard Sainte-Anne. Tu vas voir c'est quoi la bonne cuisine canadienne-française.

Sophie était presque au bord des larmes quand elle servit le café et son ridicule gâteau trop cuit. Il le mangea sans passer de remarque et but deux tasses de café. En souriant, il se leva de table, s'écrasa dans un fauteuil et ferma les yeux. Honteuse, la jeune fille ramassa la table et lava la vaisselle. Après un certain temps, il vint la rejoindre à l'évier, la prit par la taille et lui murmura : « je te fais de la peine, hein ! » Elle ne répondit pas. Elle n'aurait pas pu sans éclater en sanglots. Et comme pour se racheter, il continua : « un vrai chevreuil, tu es comme un chevreuil : Oups ! On y voit la tête. L'instant d'après : Oups ! Il est parti ».

Le dimanche suivant, il l'emmena manger chez la Mère Joly. Sophie n'en ressentit aucune joie.

– « De la bonne cuisine canadienne-français. Une escalope de veau et des pommes de terre sautées ! Celui qui n’a pas goûté au saumon farçi et au soufflé au chocolat de Constance n’a rien vu. Tu perds rien pour attendre ».

Leurs fréquentations commençaient mal, mais Sophie refusait de voir la vérité et espérait des lendemains meilleurs.

Arriva le moment de présenter Gilbert à sa tante. De son appartement, elle entendit jouer du piano à l’étage en bas. Elle reconnut Mendelssohn et ses *Illusions perdues*. Son père était là et pour la première fois, Sophie en fut émue. Elle ne put expliquer le bien-être qui coulait dans ses veines. Ce moment privilégié, il lui semblait l’avoir déjà vécu. Oui, c’était déjà arrivé. C’était comme si elle émergeait des limbes, comme si elle ressuscitait, comme si elle revenait à la vie après un long séjour dans le coma. Ses yeux se dessillaient. Elle sentait son bonheur. Oui, cette musique avait bercé ses jeunes années. Il y avait eu Mendelssohn. Il y avait aussi une *Valse du souvenir* et surtout du Chopin. Oui, maintenant, elle en était certaine. Il venait jouer ici le soir. Il venait jouer et elle s’endormait au son de sa musique.

Elle aurait donc pu aimer son père ? Il n’avait jamais rien dit parce qu’il ne pouvait pas ? Il venait peut-être en cachette, à l’insu de sa femme ? Tout à l’heure, oui, tout à l’heure, elle se promettait de lui en parler. Ça lui ferait plaisir.

Son père serait donc de la fête et maintenant Sophie le savait. Avec plaisir et avec un brin d’orgueil elle présenta Gilbert à son père et à sa tante. On mangea et on bu du vin au bonheur des amoureux. Cependant, l’alcool aidant, Joseph devint

bavard et voulut tout savoir sur Gilbert. Le nom de ses parents, la profession de son père, le lieu de son domicile, la recherche d'ancêtres communs...

- Demeurez-vous seul ?
- Avec mes parents.
- Vous êtes sûrement gâté.
- Eh bien oui ! Pourquoi ne pas en profiter ?

Je trouve mes habits nettoyés et pressés toujours bien rangés dans ma garde-robe.

En prononçant ces dernières paroles, le jeune homme s'était tourné vers Sophie comme pour lui transmettre un message. Constance ne prononça pas un mot.

– Comme ça, votre maman vous prépare de bons plats, nettoie la maison, lave votre linge, le presse. Ma foi, elle fait tout.

– Non, non. C'est pas elle, c'est Marie, la p'tite bonne.

Le père se dérhuma et de la façon la plus naturelle qu'il put, demanda:

- Vous faites quoi dans la vie ?

Excédée, Sophie éclata presque:

- Arrêtez ! C'est un véritable interrogatoire.

Toutes ses bonnes résolutions étaient tombées. Les marques d'affection qu'elle s'était promis de manifester à son père lui apparaissaient maintenant ridicules. Elle n'avait plus envie de se rapprocher de lui. Elle le trouvait insignifiant, elle

en avait honte et le haïssait presque. Si, tout à l'heure, elle avait désiré le serrer dans ses bras, à cette minute même, elle ne voulait plus rien savoir de lui.

Pas du tout impressionné par ce questionnaire, Gilbert, contrairement à Sophie, avait l'air de s'amuser follement. Sous prétexte d'un rendez-vous quelconque, la jeune fille coupa court au repas et entraîna Gilbert avec elle.

* * *

Après quelques semaines, il fut question de mariage et Gilbert présenta Sophie à ses parents.

– Maman nous attend dimanche prochain. Je viendrai te chercher à onze heures. Ne sois pas en retard, mes parents ne le supportent pas

– Ils sont compliqués ?

– Quand tu les connaîtras, tu les aimeras.

– Ah bon ! Ça prend du temps avant de les connaître ?

– Ça dépendra.

– Ça dépendra de quoi ?

– Ça dépendra de toi

– Et qu'est-ce que je dois faire ?

– Tu dois trouver la réponse toi-même.

* * *

La mère de Gilbert était snob. Elle utilisait un langage affecté, regardait les gens de haut et exigeait que sa bonne porte un uniforme blanc avec petit tablier et une coiffe bordée d'un liséré noir. Jeanne Auger avait décoré sa maison et elle s'habillait chez Holt and Renfrew qu'elle prononçait à l'anglaise. Madame Morin voulut tout savoir sur Sophie: sa famille, ses frères, ses sœurs, sa tante, ses études, son domicile, ses amis, tout.

– Vous avez plusieurs frères et sœurs ? Les voyez-vous ? Souvent ? Vous voyagez ? Jouez-vous toujours du piano ? Ah ! c'est dommage. Votre logement est trop petit ? C'est curieux, quand on vit seule... Vous êtes étudiante en Médecine ?

– Oui, madame.

– Vous avez l'intention de travailler dans le domaine ?

– J'ai l'intention de pratiquer, oui.

– Votre père a payé toutes vos études, je suppose ? Vous n'avez pas eu de bourse, bien sûr ! Qu'est-ce qu'il fait votre père ?

– Accordeur de piano. Ma mère est morte et ma tante qui m'a élevée est une putain.

– Ah !

Gilbert était parti d'un éclat de rire. Il s'amusait comme un fou de voir Sophie entre les mains de sa chipie de mère.

– Sophie est une pince-sans-rire. Ne portez pas attention. C'est connu, les étudiants en Médecine aiment les grosses farces plates.

– Ça ne m'a pas semblé une farce.

Sophie avait rougi jusqu'aux tempes. Elle ne se croyait pas capable d'une telle audace. Elle avait utilisé le mot « putain » comme on dit « fiche-moi la paix ». Elle ne désirait sûrement pas accabler Constance, mais l'épithète était sortie toute seule, spontanément, comme un abcès, longtemps caché, crève aussitôt mûr. Elle avait voulu offenser Madame Morin, mais, inconsciemment, elle avait fait surgir de sa mémoire une vérité toujours niée. Elle ne croyait pas la connaître et pourtant elle la connaissait depuis toujours.

Le repas se déroula presque dans le silence au point où on n'entendait que le léger contact des ustensiles avec la vaisselle. À chaque bouchée, Madame Morin posait sa fourchette dans son assiette et s'essuyait la bouche qu'elle gardait pincée. Gilbert mangeait de bon appétit, Sophie jouait dans sa nourriture et Monsieur Morin faisait honneur à tous les mets. Il vidait littéralement tous les plats.

* * *

Au retour, dans la voiture, après un bon moment de silence, Sophie demanda à Gilbert :

– Accepteras-tu que ta femme travaille à l'extérieur ?

– Hum ! Ça dépend. C'est difficile d'être à la maison et à l'extérieur en même temps.

– On peut engager quelqu'un. Ça existe des bonnes filles dévouées.

– Je connais pas beaucoup de boniches assez autonomes pour faire marcher une maison.

– Comme ça, même avec une profession, selon toi, la place de la femme est à la maison ?

– Tu n’es pas d’accord ?

– D’abord, je n’ai jamais nettoyé d’habits d’homme. Peut-être que j’y arriverais avec de la pratique. Ensuite, je serais peut-être prête à le faire à la condition que tu ne l’exiges pas.

– Bon, d’accord... Oublie ça... Dis, as-tu une photo de toi ? J’aimerais te voir le soir avant de m’endormir.

– Je peux aller chez le photographe. Toi, en as-tu une ?

– Oui, je te l’apporterai.

* * *

Constance ne voyait pas ces fréquentations d’un bon œil.

– Les événements se bousculent, n’est-ce pas ma Sophie. As-tu pensé à tes études ?

– L’amour, tantine. L’amour passe avant tout.

– Es-tu sûre qu’il t’aime ?

– Ah Constance ! Tu vas pas recommencer ? As-tu parlé avec François, par hasard ?

– Oui et il s’inquiète de toi. Il te sent fébrile et remarque tes absences de plus en plus fréquentes aux cours. Selon lui, tu mets ton année en danger.

– Ah oui ? Gilbert est si beau.

Sophie

– Tu es complètement folle. Il a l'air d'un « wolf ».

– Arrête donc de parler comme ça.

– Pourquoi tu t'énerves ?

– On s'énerverait à moins. Et puis si c'est pour entendre le même discours, aussi bien rester chez moi. Tu l'aimes pas, avoue-le. Avoue ! Avoue !

– C'est pas une question de ne pas l'aimer.

– C'est une question de quoi, alors

– Cet homme-là ne veut qu'une chose, c'est évident. Et si, par hasard, il se rend au mariage, il ne te fera pas un bon mari.

– Mais on va se marier, c'est entendu.

– Et tu vas laisser tes études pour tenir sa maison, devenir sa servante, le servir ? Il va te faire des petits que tu élèveras seule. Ne compte pas sur moi pour garnir ton compte en banque. Tu peux courir après lui, tu seras jamais heureuse. Je l'entends encore : « Je trouve toujours mes habits nettoyés, pressés dans la garde-robe... Je n'ai jamais vu mon père dans la cuisine... Ma mère ne l'aurait jamais enduré... »

– C'était pour avoir la paix ! Tu comprends rien !

– Crie donc pas tant. Oui, oui, je sais, c'était pour avoir la paix, pour ne plus le voir, pour ne plus l'entendre, pour écouter le silence.

– Pour ne plus voir qui ? Pour ne plus entendre qui ? De quoi parles-tu ? Tu fabules, Constance. Tu dis n'importe quoi. On dirait que tu décris tes propres expériences. C'est pas parce que t'as connu des hommes égoïstes qu'ils sont tous comme ça.

– Ton Gilbert l’est. Je lui fais pas confiance du tout.

– Aussi bien changer de sujet... Merci pour le téléphone. On est venu me l’installer hier après-midi.

– Sois prudente, c’est tout ce que je te demande. Si je me pose tant de questions, c’est que je t’aime. C’est normal.

– Justement, c’est pas normal.

– Explique-moi d’abord comment il se fait qu’une jeune fille en amour ait l’air malheureux. On te sent presque abattue. Pire, on dirait que tu te négliges. Tes cheveux sont moins soyeux, ta peau a moins d’éclat, tu as des boutons, tu maigris, tu t’en viens avec une apparence chétive, ma pauvre Sophie. Viens pas me dire que l’amour fait ça.

* * *

Sophie sortit de chez le photographe, sa photo dans les mains. Elle avait hâte de l’offrir à Gilbert. La sienne trônait sur la commode dans la chambre à coucher. Tous les soirs, elle s’exerçait à le regarder dans les yeux sans les baisser. De cette façon, elle sentait sa présence, surtout qu’il la suivait continuellement de son regard doux et chaleureux. Déjà deux mois depuis leur première rencontre !

Nue devant la glace. elle se regarda et s’examina sans complaisance. Les remarques de sa tante ne la quittaient pas. Elles lui martelaient le cerveau à la manière du forgeron qui bat le fer : « On dirait que tu te négliges, que tu te négliges, que tu te négliges. Tes cheveux sont moins soyeux, ta peau a

Sophie

moins d'éclat, tu as des boutons, des boutons, des boutons. Tu maigris, tu maigris, tu maigris. Viens pas me dire que l'amour fait ça ».

* * *

Ce soir-là, Gilbert avait décidé de manger à l'appartement de Sophie. Elle n'avait pas oublié sa moue dédaigneuse devant son spaghetti ni la bonne cuisine canadienne -française de la mère Joly. Cette fois-ci, il n'avait pas réagi devant l'entrecôte, gratifiant Sophie d'un petit sourire à chaque bouchée. À la fin du repas, au dessert, elle lui apporta sa photo. Le jeune homme la regarda longuement et dit : « Tes yeux, on ne voit que tes yeux. Je ne les oublierai jamais ». Sophie reçut la dernière phrase comme un coup de poignard comme si elle scellait la fin d'une relation plutôt que son commencement. Gilbert déposa nonchalamment le cadre sur la table et selon son habitude se leva et s'installa dans un fauteuil pour son petit roupillon. Après la vaisselle, quand elle passa près de lui, il l'attira au passage et les deux amoureux commencèrent à se serrer, à se bécoter, à s'embrasser.

– Déshabille-toi, lui murmura-t-il à l'oreille.

– Arrête donc de me demander ça. Non, non et non.

Sophie se leva et s'assit sur une chaise droite. *C'est pas vrai, il a juste ça en tête. Il veut juste une chose, il veut juste une chose. Il m'aime pas.* Gilbert la rappela, elle retourna dans ses bras.

Cette fois-ci, il lui murmura : « Comme je t'aimerais si je t'aimais ».

* * *

Une jeune fille marche sous la pluie. L'eau ruisselle sur son visage. Les larmes se mêlent à la pluie. La pluie cache ses larmes. Le jour est noir, plus noir que la plus noire des nuits. La nuit est longue. Elle n'en finit pas de mourir. Dormir pour oublier. Oublier pour dormir. Ne jamais s'éveiller. Se fondre dans le néant. Virevolter dans une fuite aux enfers. Érebe toujours présente. Érebe qui se tord de rire. Ça fait mal. Ça fait trop mal. Si encore elle pouvait crier.

– Ça me fait rien, ça me fait rien. Que personne ne m'approche. Qu'on me laisse tranquille, tranquille, tranquille. Ça me fait rien, ça me fait rien.

* * *

– On ne voit plus Gilbert, qu'est-ce qui arrive ?

– Rien, rien.

– Dis donc, c'est ta photo placée contre la table? On la dirait en pénitence.

Constance la prit dans ses mains:

Sophie

– Ah ! Quelle belle photo et c'est tout nouveau. Elle mérite de paraître sur un mur.

– Laisse tomber, Constance.

– Pourquoi ?

– Parce que... Habituellement, tu montes pas pour rien. Qu'est-ce qui t'amène ?

– Tu m'avais parlé de cours de conduite ? Je serais prête ce soir.

– Bon, d'accord. On pourrait y aller tout de suite. Où va-t-on ?

– Juste ici, à côté. Les Plaines, c'est encore la meilleure place pour pas se faire déranger.

* * *

Sophie reprit ses visites au cimetière. Elle qui avait ignoré sa mère de son vivant, recherchait maintenant sa présence dans la mort. Elle sentait une attirance pour ce lieu où tout respirait le silence, la paix et l'espérance. Elle manifesta un léger mouvement de surprise en apercevant, sur le lot familial, une pierre tombale. Personne ne l'avait mise au courant, personne ne lui en avait parlé. Sophie apprenait la date de la naissance de Maggy en voyant inscrite sur le granit celle de sa mort.

– 18 janvier 1915. Elle était donc âgée de quarante-sept ans. C'est curieux. Je ne connaissais pas son âge et elle avait le mien quand je suis née.

Elle n'avait pas su communiquer avec sa mère. L'avait-elle jalouée ou en avait-elle eu honte ? Comment pouvait-elle expliquer le malaise qu'elle ressentait en sa présence. Sophie n'avait

jamais voulu toucher à sa mère ni se faire embrasser par elle. Elle avait toujours craint aussi de la rencontrer à l'improviste et d'avoir à la présenter à ses compagnes de classe. Sa mère avait-elle deviné cette aversion ? L'avait-elle sentie au point de ne jamais embrasser sa fille, au point de ne jamais la toucher ? Les deux femmes ne partageaient pas les mêmes goûts et surtout pas les mêmes idées et si, toutes deux, à leur façon, avaient aimé Joseph, toutes deux lui avaient reproché, en quelque sorte, de ne pas avoir été assez fort pour infléchir le destin. Chacune de son côté avait désiré un prince, mais l'écu n'avait réussi qu'à être un homme.

À ce temps-ci de l'année, beau temps, mauvais temps, le fossoyeur ramassait les feuilles, les montait en tas et, ensuite y mettait le feu. Sophie adorait s'y chauffer. Malgré la fumée noire et l'odeur piquante qui s'en dégagent, elle semblait y trouver plaisir. L'homme et la femme se regardaient. Ils ne se quittaient pas des yeux comme si intervenait entre eux un code secret. Tout se déroulait en silence, un silence complet brisé de temps à autre par le crépitement des flammes au contact des feuilles bien séchées.

Un soir, à la nuit presque tombée, elle s'aventura dans le cimetière, et se laissa guider par de légers coups répétés qui se répercutaient sur le sol. Elle avança et recula ne sachant trop ce qu'elle recherchait, mais attirée tout de même par l'odeur âcre de feuilles mortes et de terre retournée. Elle perdit son chemin, suivit différentes allées, foula le gazon et, finalement, buta contre un mur de pierres qui se révéla partie intégrante d'un caveau d'où venaient les bruits. Comme une lumière filtrait sous la porte, Sophie l'ouvrit et descendit l'escalier. L'homme cesse de travailler. Il s'appuie sur son pic,

croise les bras et, nullement surpris, la regarde. Pendant un long moment, ils s'observent, puis l'homme s'approche et, sans plus de manières commence à lui tâter les seins. Il ne la quitte pas des yeux. Il promène ses mains, la pétrit, la tripote fermement, puis durement au point où la jeune fille ne peut réprimer un léger cri. Il lui enlève ses vêtements, les déchirant à certains endroits et brutalement l'adosse au mur. Toujours plus fébrile, toujours plus excité, toujours plus impatient, il se frotte de droite à gauche et de haut en bas jusqu'à ce que, son sexe exacerbé, il la renverse sur le ciment froid et la pénètre sauvagement. Aussitôt après, retentissent des éclats de rire complètement déments dont l'écho se répercute sur les murs comme dans une cale de navire.

– Tu l'as jamais fait, hein ! C'est moi qui t'ai honorée pour la première fois.

De nouveau, il fait entendre son rire de fou.

– Pis, à part ça, tu me prends pour un fakir ou quoi ? T'es juste un paquet d'os. Ça me rentrait dans le corps comme un tas de petits couteaux. Pis, coupants avec ça.

Sophie s'est rhabillée à la hâte. Elle monte l'escalier en courant et s'enfuit.

– Aie ! tu reviens quand ?

VI

La sueur perle au front de Sophie. Elle lave, frotte, astique depuis le matin. Il pleut et la pluie ricoche sur les carreaux, forme de grandes traînées avant de s'écraser sur le rebord de la fenêtre. Ça tombe comme des clous. Sophie s'arrête et commence à promener son doigt dans les vitres embuées. Elle trace les lettres S, G, toujours les mêmes, les enlace, les efface et recommence dans une autre fenêtre.

– Sophie, Gilbert. S, G. Difficile de lier ces deux lettres. Ça ne peut pas marcher. Nos initiales ne se marient pas bien.

– Tu parles toute seule, maintenant ?

Constance se tient debout derrière elle. Comme prise en flagrant délit, Sophie essuie tout d'un mouvement sec de la main avant de se retourner. Elle s'esclaffe, mais son rire dégénère rapidement en sanglots incontrôlables.

– Sophie, qu'est-ce qui t'arrive, grands dieux ? Tu ris comme une hystérique, tu pleures comme une Madeleine. Tu fais du ménage ? À en juger par ton lavage, tu as dû vider tous tes tiroirs. La blanchisseuse n'en revient pas : « Le linge est propre, mademoiselle Mont-Bourget. Vous m'envoyez du linge propre à laver. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Du vrai gaspillage ».

– Non, c'est encore sale. Dis-lui de le faire tremper dans l'eau de javel et de le frotter. Ici aussi, c'est sale. C'est sale, sale, sale. La senteur ! Même après un bain, je réussis pas à me débarrasser de cette puanteur. Je m'écoeure. Je suis fatiguée. J'ai des examens à préparer, plein d'examens et j'ai même pas le temps d'étudier. Il faut que je fasse du ménage. Il faut commencer par ça, non ?

– C'est pas sale. Ça peut pas être sale. Tu vis seule. Jamais personne ne vient maintenant. Simone vient à toutes les semaines et ton appartement est grand comme ma main... Si tu voyais des amis, aussi. C'est pas bon de vivre seule... Qu'est-ce que tu dirais de faire monter ton piano ? Tu ne joues plus. Il me semble que ça doit te manquer.

– Toi, en bas ? Ça va te déranger.

– Non, non.

– Laisse tomber.

– Si tu penses... Tiens, j'appelle tout de suite les déménageurs.

À peine Constance a-t-elle fait un mouvement vers le téléphone que Sophie l'arrête d'autorité.

– J'ai dit non, Constance. As-tu compris ? Non, non et non. Tiens-toi droite... Ton dos est rond... Recommence tes gammes. Des petits coups

de règle, ça n'a jamais fait mourir personne. Pif! Pif! sur le bout des doigts. Voyons Pas tant de manières. Qu'est-ce qui se passe chez vous? Quel va-et-vient! Le téléphone, le carillon de la porte d'entrée, le camion de la ville, le plombier, ça n'arrête pas.

– Ma foi, tu m'espionnes. Tu as l'oreille fine!

– Mais non. Dis-moi seulement ce qui se passe chez toi.

– C'est pas tellement chez moi comme dans la cave. Les égouts ont refoulé.

– Et toi, t'as rien eu?

– Non, à part la saleté dans la baignoire et l'évier... Ah oui! J'oubliais. On va nous couper l'eau. J'étais justement venue pour t'avertir. Ça m'a complètement parti de l'esprit. Ça ne devrait pas durer.

– T'es chanceuse, car ici il y a plein de vermine dans la baignoire, dans la cuvette, dans le lavabo. Ça grouille. Ça grouille, comprends-tu? J'ai beau nettoyer, nettoyer et encore nettoyer, ça revient toujours. C'est dégoûtant. Ça monte, ça monte, ça monte. Plus j'essuie, plus il y en a. Je la vois. Elle s'entasse. Il y en a des montagnes. C'est comme ... comme ...comme du gruau qui bout... Fais quelque chose. Reste pas là, plantée.

Sophie n'arrête pas de monter le ton. Elle crie, se gratte ici, là, les bras, le dos, les jambes, les cuisses. Constance se précipite dans la toilette afin de constater les dégâts. Elle revient aussitôt, l'air soucieux, le visage blême, les rides de son front creusées par l'inquiétude.

Sophie

– Et puis ? Qu'en dis-tu ? Hein ! J'ai pas raison de nettoyer ?

– Ma pauvre Sophie. Qu'est-ce qui t'arrive ?

– As-tu vu ? As-tu assez vu ?

– J'ai vu de la boue, des gouttelettes de boue. C'est pareil chez nous et chez le voisin et chez l'autre voisin et chez l'autre et l'autre et l'autre.

Constance parle fort en criant et en pleurant. Sophie se ressaisit:

– Ça va. Ça va. Parle pas si fort. J'ai compris. Je suis pas sourde.

Constance reprend son calme, mais ne trouve rien à lui dire, sauf l'inviter à descendre pour aller manger.

–Viens, ton père sera là et puis, j'ai préparé à ton intention un de tes mets préférés, un pâté chinois.

– C'est un vieux fou.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– C'est pas ça que je voulais dire.

– Mais c'est ça que t'as dit.

– Non, non, je me suis trompée.

– Tu t'es pas trompée. C'est sorti trop vite.

– Maman le répétait tout le temps.

– Tout le temps ?

– Quelquefois.

– Quand ? Pourquoi ? À quelles occasions ?

–Il avait fait une méningite quand il était jeune. Quand le train passait, c'était pas loin de chez lui, sa sœur lui mettait un oreiller sur la tête pour l'empêcher d'avoir mal. Selon maman, dans ce

temps-là, les gens en mouraient ou ils devenaient fous.

– Mais ce sont des balivernes, seulement des balivernes. Maggy a inventé ça pour ...pour...pour...

– Pour ?... Sais-tu quand j'ai entendu ça pour la première fois ? Lorsqu'il a battu Rubens. Quand il nous a soupçonnés pour rien. On était au bas de l'escalier et on entendait le bruit de sa ceinture, le bruit du cuir sur la peau de Rubens. Il frappait, et frappait. Il n'en finissait plus de frapper. Et vlan ! Et prends ceci, et prends cela ! On aurait dit qu'il devenait fou parce que Rubens ne criait pas. Pas un son ne sortait de sa bouche.

– Rubens n'a jamais été un enfant facile.

– C'était pas le fils du voisin tout de même. Après ça, Rubens ne m'a jamais regardée comme avant.

– Tu étais jeune. Peut-être qu'avec le temps tu as amplifié les choses, non ?

* * *

Jos Durantal regardait Sophie tristement, sans sourire, avec beaucoup de bienveillance. En le voyant ainsi, elle eut envie de pleurer et baissa rapidement les yeux.

– Tu ne joues plus du piano ? Tu ne voudrais pas qu'on le fasse transporter ?

Sophie remua la tête en signe de dénégation.

Il continua, mais lentement comme s'il se parlait à lui-même.

– La musique est un don du ciel, c'est le prolongement du ciel. C'est son écho. La musique unit. Elle ne divise jamais. Si on pouvait tout arrêter d'un coup, on entendrait encore de la musique, les différents sons que nous transmettrait l'univers... La musique possède une supériorité sur tous les autres arts. Elle est universelle. Pour elle, il n'existe pas de frontières, pas de fossés entre les peuples. C'est le lien privilégié entre l'homme et son créateur. Elle possède les clés qui ouvrent toutes les portes. Elle dit mieux que la parole. La musique aime, elle pardonne... Si je n'ai pu réaliser mes rêves, j'aurais cru que toi, tu réussirais... La musique fait revivre les souvenirs. Les mauvais, peut-être, mais aussi les bons.

– Tu perds ton temps. Je ne veux plus t'écouter. Tout est inutile maintenant. Il est trop tard pour me parler. Tu aurais dû le faire avant. Je suis triste de te haïr. Et parce que je te hais, je ne peux rien accepter de toi. J'ai froid, mon corps est froid. Il ne s'est réchauffé qu'une fois... dans les entrailles de la terre, dans les entrailles de ma mère, la terre, ma mère... J'ai froid.

– Ça ne me surprend pas, Sophie. Tu es trop pâle et trop maigre.

– Non, c'est pas ça. J'ai toujours froid.

Joseph continuait de parler comme pour lui-même:

– Communiquer des émotions... Écouter... Entrer dans la musique comme dans un jardin de fleurs. En humer le parfum... L'odeur de la vie pour vaincre celle de la mort.

– Tu l'as expérimenté, je suppose ? Pourquoi jouer ? Pour s'approprier quoi ?

Il ne serait toujours que son père... Jamais « papa ».

Sophie en avait assez entendu. Elle s'était levée et arpentait nerveusement le salon, jetant à l'occasion un coup d'œil à l'extérieur. Tout à coup, elle s'arrêta net et s'attarda à regarder attentivement par la fenêtre avant d'appliquer une main sur sa bouche pour étouffer un cri. Constance et Joseph se précipitèrent auprès d'elle.

– Il y a un homme devant la maison. Ça fait plusieurs fois qu'il vient dans la rue. Il se tient toujours là, à la même place devant chez nous. On dirait qu'il nous surveille... Je me demande qui il est et ce qu'il veut.

– Mais non, mais non. T'énerve donc pas. C'est le nettoyage des rues. Les hommes de la ville enlèvent la neige.

– La camionnette rouge est là.

– Oui, il y a toujours des hommes à pied pour exercer une surveillance. On veut éviter un accident comme celui des deux petits Kelly qui, cachés dans leur fort, ont été happés par une souffleuse.

– Pourquoi l'homme à la camionnette rit-il ?

– Il ne rit pas, il crie.

– Il regarde par ici.

– Mais non, il crie quelque chose à ses compagnons.

– L'hiver finira bien par finir, t'en fais pas et repose-toi.

* * *

L'hiver finit par finir et le printemps par arriver. Entre-temps, Constance n'avait ménagé aucun effort pour ramener Sophie à la raison. À bout de nerfs, Constance partit en voyage avec Joseph pour se refaire une santé et Sophie demeura seule. Elle n'assista plus à ses cours et cessa d'étudier. Les quelques velléités d'approche de François ou des autres ne produisirent aucun résultat. Elle vécut en recluse jusqu'à la fin du mois de mai, bien contente de ne pas avoir à rendre de comptes à Constance.

* * *

Ce soir-là, Sophie ressentit des douleurs à l'abdomen. Le travail avait commencé. C'était ses premières contractions. Elles commencèrent lentement puis avec les heures qui passaient, elles devinrent de plus en plus fortes et de plus en plus rapprochées. Toute la nuit elle supporta vaillamment les assauts répétés du petit être décidé à voir le jour. Recroquevillée sur elle-même, le visage en sueurs, les traits tout défaits et le ventre comme un champ en labours, elle subissait, stoïque, des charges de plus en plus fortes comme autant de coups de bélier. Enfin, sous l'effet d'une ultime onde de chocs s'ouvrirent les entrailles. Malgré elle, Sophie poussa un gémissement vite réprimé et mit une petite fille au monde.

Elle contempla incrédule l'enfant couvert d'un enduit jaunâtre qui gigotait entre ses jambes. Sophie expulsa le placenta, enroula le nouveau-né dans une serviette, ferma les yeux et tomba dans un lourd sommeil. Une vision de cauchemar guettait

son réveil. Une odeur âcre typique aux accouchements flottait dans l'air, le cordon n'était pas coupé et le placenta gisait là dans le lit souillé de sang, de méconium et de liquide amniotique. L'enfant reposait dans les bras de sa mère.

Elle coupa le cordon et avec l'énergie du désespoir, nettoya sa chambre à grande eau avant de jeter serviettes, draps, couvertures et membranes dans une grosse boîte de carton qu'elle déposa à l'arrière de la maison parmi les ordures ménagères.

* * *

La jeune femme, revêtue d'une robe de dentelle blanche, avait coiffé ses cheveux blonds en torsade sur laquelle elle avait fixé une broche garnie d'opales. Elle baptisa sa fille Marguerite, l'habilla de dentelle et ceignit son front d'un diadème de perles. L'enfant dans ses bras, elle descendit au garage, en ferma soigneusement les portes et s'installa au volant de la voiture de Constance, la petite bien serrée sur son sein. Sophie mit le moteur en marche.

Réflexion théorique

*Essai de représentation
de la vie psychique
d'un personnage féminin
de la décennie soixante*

Introduction

La théorie des genres existait déjà du temps d'Aristote. Cependant, la narratologie promue au rang d'une des formes du discours structuré est l'œuvre des théoriciens du XX^e siècle comme Propp, Greimas, Barthes, Eco, Todorov, Genette ou Dorrit Cohn. Auteur de *La transparence intérieure*, Cohn s'intéresse spécifiquement aux modes de représentation de la vie psychique dans le roman. Ses recherches serviront d'appui à une réflexion théorique sur mon travail d'écriture.

Ainsi, dans *Sophie*, je me propose de scruter l'imaginaire d'une figure féminine dans ses rapports au père et à la mère et ce, à l'aide des concepts empruntés à Dorrit Cohn.

Par le biais de la narratologie, en particulier par les techniques de la représentation de la vie psychique, je pourrai saisir ou mieux cerner la vie intérieure de mes personnages. Il sera donc question dans cette réflexion théorique d'explorer les différentes avenues ouvertes par le psycho-récit, le monologue rapporté et le monologue narrativisé.

Le psycho-récit peut être considéré comme une technique qui permet au narrateur de pénétrer dans l'intériorité d'un personnage pour discourir en quelque sorte sur ses émotions. Mais le narrateur demeure le maître d'œuvre du corpus fictionnel et il ne s'en cache pas. Il joue pleinement son rôle de narration et de focalisation tantôt par la dissonance avec le personnage, tantôt par la consonance, révélatrice de leur complicité. Selon Cohn, « *l'écart* ou *dissonance* désigne spécifiquement la relation entre narrateur et personnage dans une situation narrative dominée par le narrateur, la *consonance* étant caractéristique de la relation entre narrateur et personnage dans une situation narrative dominée par le personnage » (*La transparence intérieure*, Seuil, 1981, p. 42). Si les liens qui unissent Sophie à Joseph apparaissent ténus à première vue, l'étude du comportement de la jeune fille par l'utilisation du psycho-récit révèle un attachement qui s'affirme au fur et à mesure de la progression du récit.

Quant au monologue rapporté, il représente pour Dorrit Cohn les pensées profondes du personnage, le discours mental qu'il se tient à lui-même. Il se communique des réflexions intimes qui souvent sourdent de si loin qu'on ne peut en établir l'origine. Dans le présent récit, les monologues rapportés témoignent de l'ambivalence de Sophie : ses pensées subversives ainsi que le choix d'un niveau de langue familier ou populaire sont en contradiction totale avec ses manières de jeune fille instruite et de bonne famille.

Enfin, le monologue narrativisé est celui à l'intérieur duquel la voix du narrateur se fond avec celle du personnage. En fait, on ne sait pas lequel est lequel. Le narrateur s'efface, mais en *catimini*, comme si son rôle devenait moins important ou

comme s'il s'identifiait à la conscience du personnage. Le monologue narrativisé représente le point de vue du personnage pris en charge par le narrateur

La littérature abonde en récits ayant pour thème la représentation paternelle triomphante et toute puissante ou, quelquefois, dominée et reniée. La plupart du temps, il est question des relations entre le père et le fils, mais rarement entre le père et la fille comme si celles-ci allaient de soi. Or, dans *Sophie*, la figure paternelle est à toutes fins utiles inexistante à cause de l'envahissement de l'instance maternelle. Le sujet s'inscrit donc dans une recherche de la figure du père, laquelle a été transmise par procuration. Pour reprendre quelques concepts lacaniens, le père imaginaire¹ domine les relations du sujet à ses semblables, alors que le père symbolique² fait défaut. Le père réel³, quant à lui, est constamment vu à travers un miroir déformant.

L'intérêt du sujet réside dans la situation où deux schèmes de pensée s'opposent et deviennent irréconciliables. En effet, la tante, la véritable mère, ne permet pas à Sophie l'accès au père réel à travers le père symbolique. La jeune fille, prisonnière de liens qui l'étouffent, ne trouvera qu'une issue pour mettre fin à sa détresse.

¹ « Le père imaginaire est l'image paternelle née du discours de la mère, de l'image qu'il donne de lui et de la manière toute subjective dont cet ensemble d'éléments est perçu », (Roland Chemama, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse 1995, p.141.

² « Le père symbolique, c'est celui auquel renvoie la loi, l'interdit étant toujours dans la structure, proféré au Nom-du-Père », (Idem, p. 230).

³ « Appelons,[...] père réel le père concret, celui qui a ses particularités, ses choix, mais aussi ses difficultés propres », (Idem, p.230).

Le psycho-récit

À ce stade-ci de l'analyse, je me dois d'isoler les uns des autres les concepts mis au point par Dorrit Cohn, afin d'en scruter les différents aspects. Après avoir bien établi ce qui les caractérise, je démontrerai aussi leur interdépendance comme si un dialogue s'instaurait entre les trois instances.

Grâce à l'utilisation du psycho-récit, on dépeint une Sophie dont la capacité d'introspection demeure limitée. Elle ne veut pas ou est incapable d'identifier correctement ses sentiments profonds. Par exemple, lors du repas impromptu chez ses parents, la jeune fille n'ose pas regarder son frère en face:

Rubens arriva après les autres. Sa ressemblance avec Joseph frappa Sophie. Si semblables et en même temps si loin l'un de l'autre. Le nez dans son assiette, Sophie craignait son regard. Elle ne savait pas quel comportement adopter. Elle était gênée et elle avait honte en même temps. Honte !

Pourquoi ? Elle l'ignorait ou refusait de se l'avouer (Sophie, p. 27).

« Honte ! Pourquoi ? Elle l'ignorait ou refusait de se l'avouer ». Cet embarras non identifié sert à traduire la personnalité de Sophie habitée par une ambivalence marquée. Le narrateur n'en sait pas plus que le personnage même s'il a accès à sa vie intérieure, à cause de l'embrouille qui s'y trouve. « Le domaine qui s'étend au-delà de la conscience échappe par définition à la verbalisation » (Cohn, 1981, p. 74) et, par conséquent, à sa clarté.

Pour la première fois, Sophie se rend compte de la ressemblance entre le fils et le père. Si elle le voulait réellement, elle prendrait conscience de l'attrait qu'ils exercent sur elle. Elle est attirée par Rubens qui est le portrait de son père et elle a détourné son visage de ce dernier quand il a voulu l'embrasser. Les regards s'évitent et les sentiments ne se rejoignent pas comme pour renforcer le fossé qui sépare ces trois êtres.

À certains moments du récit, le narrateur pénètre à fond dans l'univers de Sophie afin d'en étaler les contradictions. Il présente un personnage équivoque et problématique incapable de se comprendre lui-même. À l'évidence, Sophie se sent mal à l'aise en présence de sa famille. Il y a trop de monde, trop de bruit, pas assez de discipline, pas assez de temps de repos. Sophie sort de la maison paternelle avec son trop-plein de rancune qu'elle traîne avec elle. À ce moment, elle apprend l'imminence de la mort de Maggy et n'éprouve aucune compassion ni pour sa mère ni pour son père. Au contraire, elle ressent une certaine satisfaction si

l'on considère « qu'elle avait envie de rire » (*Sophie*, p. 31).

Dans cet extrait, le narrateur présente le personnage comme une espèce de *zombi*, un être complètement dépourvu de tout sentiment. A-t-elle identifié ces rires ? En est-elle capable ? Se réjouir de la mort de sa mère et, en même temps, souhaiter que son père ne se remarie pas ? Pourquoi un tel désir ? Quel profit peut-elle en retirer ? Il existe une dissonance entre le narrateur qui semble avoir identifié le désir coupable du personnage et ce dernier qui le subit à son insu. Est-ce bien à son insu ? Le narrateur se garde bien de porter un jugement. Il demeure discret, préférant suggérer plutôt qu'affirmer.

La révolte contre l'autorité parentale gronde et le goût de la vengeance se manifeste. Si l'on se réfère à Freud, Sophie « souffre de compulsions et d'interdits [et] agit comme si [elle] était dominée par un sentiment de culpabilité inconscient malgré l'apparente contradiction dans les termes ». (*Dictionnaire de la psychanalyse*, 1995, p. 322).

Selon cette logique, le psycho-récit « peut amplifier et développer un instant particulier de la vie intérieure » (Cohn, 1981, p. 51). Ainsi, lors des funérailles de Maggy, Sophie observe tour à tour Joseph et Rubens sans pouvoir s'empêcher de les comparer. « Sa mère [avait aimé Rubens] plus que les autres comme s'il avait représenté celui qu'elle avait toujours attendu [...]. Sophie, elle, attendait le chagrin qui ne venait pas » (*Sophie*, p. 38). Même si la jeune fille l'avait niée, cette attitude de sa part constitue une identification à la mère. L'état mental de Sophie est constamment partagé entre l'attirance et la répulsion. D'ailleurs, tout le récit joue sur des principes antinomiques: la joie et la peine, la beauté

et la laideur, la vie et la mort. À l'église, il y a consonance entre le personnage et le narrateur, même si celui-ci devance celui-là dans la lecture de ses pensées profondes. En somme, l'instance narratrice anticipe sur les sentiments de Sophie.

Pour continuer dans le même sens, il y a consonance entre le discours du narrateur et celui de Joseph dès le début du premier tableau :

L'homme avait ramené le poupon sur son sein et chuchotait à son oreille comme si elle eût pu comprendre. Joseph aimait cette enfant-là comme un fou. Les deux semblaient former une telle symbiose que finalement peut-être se rejoignaient-ils au-delà de toute logique (Sophie, p. 1).

Le père éprouve un bonheur immense au point de négliger sa femme. Il ne s'en cache pas puisque le centre de sa vie s'est déplacé vers le bébé. D'un seul geste, l'homme dévoile ses sentiments et manifeste une joie tranquille.

Il existe aussi de l'harmonie entre narrateur et personnage lorsque Sophie revient chez elle avec son père après l'épisode du grenier, elle « [est] prise d'un rire hystérique vite transformé en pleurs incontrôlables tout le long du chemin de retour » (*Ibid.*, p. 18). Sophie serait incapable d'analyser son « rire hystérique » pas plus que ses « pleurs incontrôlables ». En principe, le monde rit quand il est content et il pleure quand il a de la peine. Or, la signification du rire et des pleurs chez Sophie relève de son ambivalence.

Par contre, lors de l'épisode au cours duquel Sophie regarde sa mère fabriquer de la gelée, le narrateur devient l'instance dominante en ce sens qu'il « reste [...] nettement dissocié de la conscience

dont il rapporte les mouvements» (Cohn, p. 42). De peur que la fillette ne s'ébouillante, Maggy lui dit assez sèchement de laisser le chemin libre. Le narrateur commente ainsi la scène :

L'angoisse de Sophie e
Malgré son jeune âge, Sophie garderait toujours vivante dans sa mémoire la scène de sa mère à la cuisinière en train de cuire sa gelée de pommes. Pourquoi était-elle là ? Elle ne savait plus, mais elle se revoyait avec un dessin caché dans ses mains, un cœur traversé d'une flèche avec un « je t'aime » gros comme ça pour l'offrir à sa mère (Sophie, p. 38).

L'angoisse de Sophie est palpable. Son beau geste ne sera jamais connu de sa mère qui, par une gaucherie maternelle, empêche la fillette de manifester ses sentiments. Sans pouvoir verbaliser sa détresse, l'enfant ressent l'impatience de Maggy comme une preuve d'animosité à son égard. Sa défense consiste à se réfugier dans un fantasme : la gelée se transforme en sang et Sophie perd conscience pour échapper à la réalité. Il arrive un moment où le narrateur se pose des questions sur les ambiguïtés du personnage central sans obtenir de réponses, comme si tour à tour ils devenaient tributaires l'un de l'autre.

Tout ne peut donc pas être ramené à une simple équation mathématique. Si, à l'occasion, il peut être difficile pour le narrateur de se démarquer du personnage, le même phénomène apparaît quand le psycho-récit se situe à la limite du monologue narrativisé, ce que Dorrit Cohn appelle « la contagion stylistique » (Cohn, 1981, p. 50). Les deux instances s'interpénètrent et se noient l'une dans

l'autre. Par exemple, lorsque Sophie « l'ignorait ou refusait de se l'avouer ou était gênée et avait honte en même temps » (*Sophie*, p. 27), ce n'est pas elle qui parle et pourtant les idées émises pourraient être d'elle. Le narrateur émet des hypothèses sans toutefois fournir de réponses. En observateur privilégié, il voit les événements de haut et donne l'impression de pénétrer dans le monde mental de l'autre par l'utilisation de figures temporelles. Pour reprendre la théorie utilisée par Dorrit Cohn :

[Le narrateur] observe les événements de haut, d'un regard qui englobe la totalité de la durée qu'il relate. Et c'est cette perspective télescopique qui lui permet d'organiser et de classer les faits en même temps qu'il les expose. Cette réduction est obtenue par toute une série de procédés lexicaux et syntaxiques dont l'itératif, le duratif et la transformation. La réduction *itérative* organise les événements selon un principe de *répétition*. [...] ; la réduction durative organise les événements selon un principe de continuité [...], tandis que la réduction par transformation relate un *changement* qui se produit graduellement sur une durée très étendue. (Cohn, 1981, p. 52).

De son côté, Genette illustre l'aspect *itératif* par une formule pseudo-mathématique, selon ses propres termes : « $1R/nH$ ou raconter en une seule fois ce qui s'est passé plusieurs fois » (*Figures III*, Genette, 1972, p. 148). L'extrait qui suit explicite les deux premières fréquences narratives :

Le lendemain, elle revint au cimetière, puis le surlendemain et encore le jour après. L'homme était là, près de sa camionnette

rouge toujours très propre, toujours luisante. Il s'occupait à creuser un trou, à nettoyer les emplacements des morts ou à tailler des arbrisseaux. Quand elle arrivait, il cessait de travailler et la regardait attentivement (*Sophie*, p. 39).

Donc, Sophie se rendait au cimetière quotidiennement. Qu'est-ce qui l'attirait dans ces lieux ? Était-ce la mort, le désir de tisser des liens avec sa mère ou un attrait morbide pour l'homme ? « Quand elle arrivait, il cessait de travailler et la regardait attentivement ». Sophie est consciente de l'intérêt qu'elle provoque chez le fossoyeur et, la suite le prouvera, elle l'encourage par sa présence. Le procédé *duratif* accompagne l'*itératif* afin d'assurer la continuité de l'action. Le choix des verbes : creuser, nettoyer, tailler, présuppose un mouvement, mais en même temps, réfère à une durée dont le temps de l'histoire correspond au temps réel du récit.

Quant à la *transformation* dont parle Cohn, retournons à la scène où Maggy se retrouve avec Sophie dans la cuisine:

Maggy brassait toujours le liquide, elle le faisait couler, le filet rouge s'élargissait, il débordait, il se répandait sur la cuisinière, le long des parois, sur le parquet comme une mer rouge, une mer de sang qui s'avancait vers elle. Maggy brassait toujours. Brasse, brasse, coule, coule. Elle ne voyait rien. Elle ne voyait donc rien ? Sophie poussa un cri. Puis, plus rien. L'instant d'après, elle était étendue sur le divan du salon. Il n'y avait pas eu d'explications. Il n'y avait jamais d'explications dans cette maison-là. Il n'y

aurait jamais d'explications pour elle (*Ibid.*, p. 38).

Si l'on emploie l'imparfait pour l'itératif et le duratif, on se sert du passé simple pour la transformation. « Sophie poussa un cri ». Le rythme est brisé. Après une solution de continuité, il y a enchaînement avec l'imparfait et retour avec la description d'un état de fait : « Il n'y avait jamais d'explications dans cette maison-là ». Avec cette dernière phrase, le narrateur se permet un jugement de valeur. Il sort résolument de son rôle de témoin passif pour déterminer la difficulté qu'éprouve la famille à communiquer. Mine de rien, il s'organise pour faire passer ses idées, étant « incapable de s'abstenir de faire servir les pensées intimes de ses personnages à ses propres généralisations sur la nature humaine » (Cohn, 1981, p. 39).

Il n'y a pas d'indications précises pour faire connaître l'état d'esprit de Sophie, pas de connotateurs de niveaux comme « elle pensait » ou « elle était troublée » parce que dans ce texte on fait appel à l'implicite qui, « vu sous l'angle de l'encodage [se traduit] par l'effet d'un crédit d'évidence » (Jaubert, 1990, p. 95). En d'autres termes, il y a décodage parce qu'il y a évidence. Les présupposés et les sous-entendus autour desquels gravite l'implicite deviennent, pour le lecteur, une invitation à résoudre de petites énigmes. Le désarroi de la petite fille se sent à travers la multiplicité des verbes actifs comme brasser, bousculer, couler, déborder et des substantifs comme mère, mer, cuisinière, parquet, sang, filet. « C'est l'abondance des verbes et des substantifs [qui] manifeste le psycho-récit, mais un psycho-récit qui se contente de suggérer et qui

valorise la complexité beaucoup plus qu'il n'ordonne et ne clarifie » (Cohn, 1981, p. 59).

L'extrait qui suit met en scène Sophie en visite chez ses parents. Maggy est malade et Joseph bavarde avec Constance dans la cuisine. La petite fille s'ennuie et observe son père et sa tante.

La tête lui tournait comme à chaque fois qu'elle se sentait abandonnée, comme le jour où Constance l'avait emmenée voir sa mère qui était malade. Elle se remémorait son ennui profond d'alors. Sa mère se reposait. Constance et Joseph chuchotaient dans la cuisine tout en buvant du vin. D'un faux mouvement, Joseph avait renversé la bouteille sur la nappe. Le liquide rouge avait coulé lentement, avait envahi petit à petit la ratine. Ni l'un ni l'autre n'avaient bougé. Le rond s'était agrandi tranquillement. Ils avaient observé la progression du liquide sans trop s'émouvoir.» Ça coule, ça coule... Comme... Comme... Comme du sang » avait crié une Sophie affolée. Son père et sa tante avaient cessé de fixer la nappe et l'avaient regardée avec curiosité en fronçant les sourcils. « Cette petite n'est pas normale. Elle craint le sang. Elle en voit partout », avait conclu Constance (*Sophie*, p. 40).

Dans tout ce passage, le temps semble s'être arrêté. Prises dans leur contexte, les phrases s'actualisent et reproduisent l'ambiance du drame qui se joue dans la tête de Sophie devant le calme et l'indifférence de Constance et de Joseph. Les verbes comme se remémorer, se reposer, chuchoter, observer, ou les termes modalisants comme lentement, petit à petit, tranquillement, reflètent la tranquillité et la quiétude bientôt brisées par Sophie

dont le cri incarne l'agent de transformation. Toute la scène se déroule à l'imparfait pour brusquement bifurquer sur un déclaratif : « Cette petite n'est pas normale ». Constance établit le rapprochement entre le sang et le vin. Elle décode la réaction de Sophie à cause probablement de références antérieures auxquelles nous n'avons pas droit, autrement, comment pourrait-elle affirmer que « cette petite n'est pas normale » ?

En somme, le narrateur n'en dit pas plus que le personnage n'en sait comme s'il choisissait de se taire tout en [associant] « étroitement les pensées et les sentiments avec les sensations » (Cohn, 1981, p. 48). Ce phénomène a lieu de nouveau lorsque Sophie rencontre la mère de Gilbert pour la première fois. Madame Morin pose trop de questions sur les membres de sa famille. La jeune fille, agacée, finit par répondre que son père est un accordeur de piano et sa tante, une putain :

Sophie avait rougi jusqu'aux tempes. [...] Mais l'épithète était sortie toute seule, spontanément, comme un abcès, longtemps caché, crève aussitôt mûr. Elle avait voulu offenser Madame Morin, mais, inconsciemment, elle avait fait surgir de sa mémoire une vérité toujours niée. Elle ne croyait pas la connaître et pourtant elle la connaissait depuis toujours (*Sophie*, p. 56).

Il y a consonance entre le narrateur et le personnage. On sent la connivence entre les deux. Le narrateur, le lecteur et Gilbert rient à l'unisson. Ils applaudissent la sortie de Sophie et, si c'était possible, en redemanderaient : « L'épithète était sortie toute seule [...], comme un abcès [...] crève aussitôt mûr » La comparaison relève de la

similitudo plutôt que de la *comparatio* à cause de son élément qualitatif plutôt que quantitatif. Mais cette figure sert d'introduction à une métaphore implicite en établissant une analogie entre le concret, un abcès qui crève et l'abstrait, c'est-à-dire la honte que Sophie éprouve à l'égard de son père et de sa tante. L'utilisation de ce trope fait ressortir la distorsion des pensées de Sophie,» car elle avait fait surgir de sa mémoire une vérité toujours niée. Elle ne croyait pas la connaître et pourtant elle la connaissait depuis toujours ».

Freud définit l'instance surmoïque par une « envie d'accomplir tel acte [...] que réproouve la conscience ». (Chemama, 1995, p. 320) Jusqu'à ce jour la jeune fille avait toujours réussi à se retenir. Pourquoi, tout d'un coup, se laisse-t-elle aller à tenir de tels propos ? Pourquoi choisit-elle Madame Morin pour dire le fond de sa pensée ? Comment expliquer une conduite qui risque de la faire mal paraître aux yeux de la mère de Gilbert quand ce dernier tient, en quelque sorte, le destin de la jeune fille entre ses mains ? Elle se comporte comme si elle ne connaissait pas les règles de la bienséance. Pourtant ! Comme on lui a tout interdit, on ne lui a rien interdit. Son problème réside-t-il dans son incapacité à discriminer entre la maladresse et le savoir-vivre ? Sa désinvolture cache peut-être un malaise plus profond puisque dans une telle situation son attitude devient suicidaire.

Sophie éprouve de la difficulté à trouver un bon équilibre psychologique. Ses fréquentes visites au cimetière en constituent une preuve tangible. Ce lieu de sépulture, là où deux mondes s'affrontent : Éros et Thanatos, la vie et la mort, exerce sur la jeune fille un attrait subliminal. Le personnage principal semble être à la recherche de lui-même.

Sophie reprit ses visites au cimetière. Elle qui avait ignoré sa mère de son vivant, recherchait maintenant sa présence dans la mort. Elle sentait une attirance pour ce lieu où tout respirait le silence, la paix et l'espérance[...]. Elle n'avait pas su communiquer avec sa mère [...]. Les deux femmes ne partageaient pas les mêmes goûts et surtout pas les mêmes idées et si, toutes deux, à leur façon, avaient aimé Joseph, toutes deux lui avaient reproché, en quelque sorte, de ne pas avoir été assez fort pour infléchir le destin. Chacune de son côté avait désiré un prince, mais l'élu n'avait réussi qu'à être un homme (*Sophie*, p. 61).

Sophie multiplie ses visites au cimetière comme si elle ne s'en rassasiait pas. Cet engouement subit devient un indice révélateur d'un désordre intérieur. Il suggère plus qu'il n'explique. « L'abondance des verbes et des substantifs manifeste le psycho-récit, mais un psycho-récit qui se contente de suggérer, [...]. Il souligne le caractère vague et contradictoire des pensées et des sentiments [...] (Cohn, 1981, p. 59). En ce sens, si la jeune fille « avait ignoré sa mère de son vivant » et « recherchait maintenant sa présence dans la mort », elle ne semble pas accorder la moindre petite place au regret et au remords. La pensée de la jeune fille chemine selon une démarche désincarnée qui relève d'une réflexion métaphysique.

Dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Gilbert Durand réfère à Jung⁴ au mot « cimetière », [qui] signifie par son étymologie

⁴ C.G.Jung, *Métamorphoses et symbols de la libido*, Montaigne, Paris, 1932, p. 208

« koimêterion », c'est-à-dire chambre nuptiale (p.271).

De son côté, *Le Petit Robert* parle de lieu où l'on dort. Sophie rôde dans le cimetière aux prises avec un malaise qu'elle est incapable d'identifier. Le cimetière exerce de plus en plus d'attraction sur Sophie comme une lampe allumée attire l'insecte qui se brûle à son contact. À la façon d'une somnambule, elle descend dans le caveau et, vraisemblablement dans un état second, se laisse séduire par le fossoyeur. Que recherche-t-elle ? Depuis un certain temps, n'a-t-elle pas forgé des liens avec cet homme ? « L'homme et la femme [...] ne se quittaient pas des yeux, comme si intervenait entre eux un code secret ». Le fossoyeur parle très peu. Il se contente de [faire] « entendre son rire de fou » (*Sophie* p. 62). Il ne représente donc pas la figure paternelle, mais son euphémisation, comme le noterait Durand. Il est le Malin, celui par qui le mal arrive. Sophie établirait un pacte avec le diable en satisfaisant un besoin de se salir pour expier des pensées impures et coupables, inavouées et inavouables. « Le désir ne peut être dissimulé au surmoi, d'où le sentiment de culpabilité et le besoin de punition. [...] Ce besoin inconscient de punition correspond à une part d'agression *intériorisée* reprise par le surmoi » (Chemama, 1995, p. 321).

D'ailleurs, Sophie revivra mentalement cet instant en présence de son père : « J'ai froid, mon corps est froid. Il ne s'est réchauffé qu'une fois. C'était il y a longtemps dans les entrailles de la terre, dans les entrailles de ma mère, de la terre, ma mère ». (*Sophie*, p. 66). Elle gèle dans un logement douillet et a chaud, le dos appuyé contre le ciment froid d'un caveau. Elle descend au fond de la terre

comme pour retrouver la mère, comme pour régresser et se fondre dans le ventre maternel. Retourner au néant, ne plus penser, ne plus voir, s'évanouir dans l'éther.

Les réflexions de Sophie se limitent à des interrogations et à des sous-entendus. Dans ces conditions, le narrateur agit un peu comme un témoin du personnage pour en illustrer une vision « mentale qui reste non verbalisée, confuse, voire obscure. Ainsi le psycho-récit peut-il souvent rendre compte, dans la formulation d'un narrateur perspicace, de ce qu'un personnage « sait » sans savoir l'exprimer » (Cohn, p. 63-64).

En ce sens, plusieurs analepses surviennent au moyen du souvenir. Notons d'abord l'épisode du grenier à la suite duquel Joseph bat Rubens. Étrangement, Sophie en rit : « Dans la Chevrolet, Sophie fut prise d'un rire hystérique vite transformé en pleurs incontrôlables tout le long du chemin du retour » (*Sophie*, p. 18). Pourquoi des larmes tout de suite après le rire ou pourquoi le rire si près des larmes ? Pourquoi pleurer quand on est heureux et rire quand on éprouve du mal ? Elle riait parce qu'elle était contente, parce qu'elle considérait Rubens comme un être fort auquel elle voulait ressembler. Si son père le battait, c'est parce qu'il était fort et qu'il était un garçon. Elle-même aurait peut-être voulu être un garçon en se substituant à Rubens.

Par contre, ce qui arrive quand le petit chien mord Sophie aux abords du cimetière relève d'une vision chimérique différente. En effet, la réaction du personnage devient nettement disproportionnée par rapport à l'incident, en provoquant la résurgence de souvenirs pénibles enfouis dans sa mémoire.

Sophie se tenait le mollet à deux mains. Une première image vite refoulée fut celle de Rubens battu par son père. Mais aussitôt après, elle prit conscience d'une autre réalité, car ce qui lui arrivait maintenant ne constituait pas une aventure nouvelle. Non ! Ça lui était déjà arrivé. Elle était sûre d'avoir déjà vécu un moment pareil. De vagues réminiscences, des impressions fugitives s'agitaient en elle l'espace d'un instant. Elles s'enfuyaient, rebelles mais revenaient avec force et vigueur. C'était arrivé quelque part, à un certain moment de sa vie avec la même brutalité et d'une façon aussi gratuite. Des paroles, des bouts de phrases s'arrimaient lentement pour finir par émerger du fond de son être. (*Ibid.*, p. 40-41).

Effectivement, sa tante avait déjà reçu en cadeau un chihuahua « qui n'aimait pas les enfants » et qui avait réellement mordu Sophie quand elle avait quatre ans. Sophie ne tire aucun avantage de la morsure du barbet. Au contraire, elle ravive des souvenirs pénibles impliquant son père et sa tante. Elle ressent toute l'affaire comme une agression dirigée vers elle puisque Constance a gardé un chien qui n'aime pas les enfants.

Le narrateur peut se permettre de raconter un événement passé depuis longtemps, intercaler un incident récent et faire de nouveau un retour en arrière dans la même phrase. Ainsi, même si l'épisode du chihuahua se situe antérieurement à l'histoire du grenier, les deux incidents, contradictoires en apparence, s'accordent très bien entre eux, car l'inconscient ne se soucie guère du temps, du lieu ou de la mort. Pour lui, tout vit dans le présent. En fait, la Sophie du grenier nage en plein sophisme, car elle semble dire: « Il faut être un

garçon pour être battu. Or je ne suis pas un garçon. Donc, bats-moi pour que j'en devienne un ». Selon la logique de la Sophie mordue, l'attaque du chihuahua aurait dû la métamorphoser en garçon, ce qui ne s'est pas produit. Elle a vainement tenté de récupérer cet épisode de l'enfant battu dans son désir de devenir elle-même l'enfant battu. Freud dit:

[...] la régression va jusqu'à changer les circonstances dans l'inconscient, de sorte que ce qui chez les deux sexes reste en place dans l'inconscient après le refoulement, ce n'est assurément pas le fantasme (passif) « être aimé par le père », mais le fantasme masochiste « être battu par le père ».

(*Névrose, Psychose et Perversion*,
1973, p. 239)

Sophie ne prend vraiment conscience de l'existence de son père que le jour où il corrige injustement Rubens. La vision qu'elle en a est celle d'un homme méchant : « À intervalles réguliers, on entendait le bruit sec de la courroie sur la peau » (*Sophie*, p. 17). De plus, sa mère le présente comme s'il avait perdu l'esprit : « Il avait fait une méningite [...] Dans ce temps-là, on en mourait ou on devenait fous » (*Ibid.*, p. 65).

Marie Bonaparte emprunte à Freud, le concept du « souvenir-écran » : « un souvenir qui [recouvre et représente] un état très important de l'affectivité de l'enfant » (*Psychanalyse et Anthropologie*, 1952, p. 18). Ces réminiscences profondément enfouies dans l'inconscient de Sophie témoignent en fait de la même réalité, malgré un rire hystérique d'un côté et, de l'autre, des cris et des pleurs. Elle a choisi l'agressivité à l'amour dans sa référence à la figure paternelle.

Il y a focalisation interne dans ces psycho-récits avec description du monde extérieur à partir d'impressions subjectives. « Le jeu des verbes de perception indiquant ce qu'un personnage voit et ce qu'il entend, lie, l'un à l'autre, psychisme et monde extérieur » (Cohn, 1981, p. 67). Les verbes de perception sont nombreux : « elle ne voyait rien », « Sophie craignait son regard », « sa ressemblance avec Joseph », « elle avait envie de rire ».

Le texte des psycho-récits présente un rythme narratif empreint de réserves, car l'instance narratrice ne contrôle pas le personnage principal qui n'est pas maître de lui-même. Le narrateur réussit à faire ressortir les traits de caractère de son personnage que lui-même ne connaît peut-être pas, à la manière du psychanalyste qui, à partir de rêves et d'associations libres, voit et fait voir la vérité chez le patient bien avant que ce dernier en prenne connaissance.

L'utilisation de la focalisation permet d'investir les personnages pour en découvrir les différents aspects. De son côté, la dissonance et la consonance illustrent le rôle que jouent tour à tour, le narrateur et son personnage. Quant à la condensation et l'expansion temporelle dans le psycho-récit, le temps n'a pas de limite. Des événements peuvent s'étaler du début à la fin de l'histoire ou être évoqués par des analepses. Si le narrateur joue un rôle important dans le psycho-récit, il s'efface complètement dans le monologue rapporté alors que le personnage dévoile entièrement sa vraie nature.

Le monologue rapporté

Les monologues rapportés dans *Sophie* illustrent la dualité dans laquelle la jeune fille se débat. Elle n'est pas très loquace et présente un comportement bizarre. Ici et là, quelques mots, à croire qu'elle promène un corps fantomatique complètement détaché de son psychisme. Les différents aspects de son caractère suggèrent une implosion de sa personnalité, c'est-à-dire l'incapacité des pressions internes à équilibrer les pressions externes. Le regard qu'elle porte sur elle n'est que rationalisation et négation. En ce sens, le niveau de langage de ses pensées est en nette contradiction avec son éducation et le milieu dans lequel elle évolue. Le courant de sa pensée demeure obscur, car c'est bien elle qui pense, mais sans vraiment comprendre la différence entre l'apparence et le réel. Comme le note Cohn, « La justification rationnelle et l'aveuglement sur soi [accompagnent] le discours solitaire même lorsqu'il devient [...] impossible à entendre » (Cohn, 1981, p. 77). On assimile volontiers monologues rapportés et comportement étrange. Dans *Sophie*, ils agissent

comme une catharsis chez un personnage déséquilibré, ses pensées ne coïncidant jamais avec sa façon d'agir.

Ainsi, à la remise des diplômes, malgré toute l'attention qu'on lui porte, Sophie laisse libre cours à ses pensées subversives:

Je suis la plus belle [...] Toi tu sens mauvais [...] Petits yeux sournois, museau à la place de la bouche . [...] Sœur Hélène me regarde [...] Si je lève les yeux, elle va détourner les siens et elle va rougir. J'aime ça la voir rougir. [...] Gisèle dit que la Sœur Hélène porte de vrais dessous en dentelle. Pas de bande de seins ni de corset. [...] Comment Gisèle a-t-elle appris tout ça ? (Sophie, p. 22).

Le narrateur s'efface complètement et laisse le personnage principal à lui-même afin qu'il agisse selon sa propre psychologie. Comme il ne sait pas très bien où il se situe, le personnage émet des idées confuses et imprécises en focalisant à l'interne, ce qui relève de la théorie genettienne. En quelque sorte, le narrateur devient tributaire du personnage. S'il en sait autant que lui, il y a une restriction de l'information. Il n'a pas accès aux pensées profondes de l'héroïne comme si sa double personnalité ne lui était qu'à moitié accessible, comme s'il s'agissait d'un autre personnage ou d'un autre récit. Ne serait-ce que par l'utilisation des italiques, et de l'emploi du présent, une cloison sépare le narrateur du personnage qui bascule plus souvent qu'autrement dans un monde parallèle. « Le monologue intérieur [...] est tout simplement l'activité mentale que les psychologues appellent *langage intérieur*, *parole intérieure* ou, plus scientifiquement, *endophasie* » (Cohn, 1981, p. 96). La voix intérieure de Sophie l'accompagne dans son évolution, c'est-à-

dire qu'elle n'est pas absente de l'action, qu'elle n'est pas un ornement, mais fait partie de la trame narrative au même titre que les autres instances narratives.

Les monologues rapportés représentent pour Dorrit Cohn les pensées profondes du personnage, le discours mental qu'il se tient à lui-même. Pour les différencier du reste du texte, est-ce nécessaire d'utiliser l'italique et les formules d'introduction ? Ce que le texte perd en fluidité, il le gagne en compréhension, le lecteur n'ayant pas à lire le récit de deux à trois fois pour en découvrir le sens. En fait, sans ces signes typographiques, le passage d'une instance à l'autre demeurerait quand même évident par la syntaxe, les temps de verbes et les niveaux de langage différents. Dans *Sophie*, la solution de continuité sémantique autant que la continuité temporelle témoignent de l'écart existant entre le narrateur et le personnage central. Par contre, les monologues rapportés accolés aux récits d'événements brisent le rythme de la trame narrative et entraînent un style saccadé avec comme résultat un fossé d'incompréhension et l'impression d'un dialogue de sourds entre les différences instances.

Noires, noires, les robes des élèves. Noires, noires, les robes des sœurs Blanches, blanches, les cornettes. Black et white, comme les notes, mais plus de noires que de blanches. Noir, noir, tout est noir (Sophie, p. 24).

Les notes blanches et noires du piano symbolisent le dualisme du personnage principal en proie à la lutte entre le bien et le mal. Sophie manie autant l'ironie que l'outrage et la reconnaissance de sa beauté lui sert pour accentuer son mépris des

autres, la sœur servante exceptée, la plus belle des religieuses. Finalement, dans les monologues rapportés, le lecteur perçoit peut-être une dimension qui échappe à Sophie, ne serait-ce que son esprit de révolte. « À tout instant, l'âme parle intérieurement sa pensée. [Ce] fait [...] accompagne la presque totalité de nos actes » (Cohn, 1981, p. 97). Le monologue rapporté parcourt tous les degrés de l'authenticité. Pourtant, ce discours se trouve menacé par la pression équivalente du monde intérieur d'un côté et du monde extérieur de l'autre. En fait, il se fabrique par association libre.

Un bon exemple se situe au moment où Constance invite Sophie au restaurant Kerhulu en le nommant « Curléquiou » par dérision. Le personnage principal apprend au narrataire que sa mère aussi se moque des autres : *Kerhulu, Kerhulu, niaiseuse. Tes farces sont jamais drôles. Il faut toujours que tu ries des autres, surtout des Américaines. Le même genre de farces plates que celles de maman* (Sophie, p. 25). Donc, sa mère aime faire des blagues et Sophie le sait. Seul le monologue rapporté en instruit le lecteur et le surprend aussi car, tout au long du récit, la jeune fille ne donne jamais l'impression de connaître Maggy sous cet aspect.

Puisque par définition le narrateur ne peut pas être omniscient dans le monologue rapporté, cette information ne peut qu'originer de Sophie. Or, il n'y a pas le moindre indice dans le texte pour justifier ce rapprochement entre les agissements des deux sœurs, ce qui ne veut pas dire que Sophie dépasse les limites de sa focalisation.

Cependant, l'exemple qui suit constitue une paralepse à cause d'une transgression dans le discours narratif qui excède « les capacités [...] de connaissance du héros » (Genette, 1972, p. 220) Il

survient au moment où Joseph tente de transmettre à sa fille son amour de la musique :

Communiquer des émotions... Écouter... Entrer dans la musique comme dans un jardin de fleurs. En humer le parfum... L'odeur de la vie pour vaincre celle de la mort...

Toi, tu l'as expérimenté, je suppose ? Pourquoi jouer ? Pour s'approprier quoi ?

Il ne serait toujours que son père, jamais «papa» (Sophie, p.66).

La dernière phrase prolonge le monologue rapporté et pourtant, il ne peut pas émaner des pensées de Sophie. D'ailleurs, il n'est pas écrit en italiques. C'est une remarque du narrateur qui ne peut savoir que Joseph ne serait toujours « que son père, jamais papa ». Le narrateur outrepassé ses fonctions et Sophie, la seule à pouvoir émettre un tel aveu, en est incapable à cause de son manque d'auto-critique.

Toutes ces idées de révolte trouvent un écho dans le niveau de langage utilisé dans les monologues rapportés en contradiction avec la voix du narrateur, jamais contaminée par celle du personnage. Les deux se tiennent à distance comme par une entente tacite. Le monologue rapporté représente la face cachée, le jardin secret de Sophie, inaccessible au narrateur. Comme le note Egger, « [son âme parle] intérieurement [sa] pensée à tout instant » (Cohn, 1981, p. 97). En outre, il permet à Sophie de révéler plutôt que d'occulter sa vraie nature au profit d'une personnalité fabriquée selon les canons du temps. « Dans le cas du récit écrit du point de vue du narrateur, [les monologues] ont tendance à creuser l'écart qui sépare le

personnage du narrateur, à introduire une distance ironique en mettant en évidence l'aveuglement du personnage » (*Ibid.*, 1981, p.94).

Le seul défolement que se permet Sophie s'opère à partir de monologues rapportés comme si dans son existence elle portait un masque et ne pouvait se voir qu'à travers Constance, avec l'obligation de s'investir des qualités qu'on lui présume. Être elle-même lui est interdit. Les envies, les sentiments, les souvenirs ou les désirs refoulés se retrouvent pêle-mêle à l'intérieur des monologues rapportés. « Entre les mensonges qui font vivre et les vérités qui tuent — ou qui font revivre —, le monologue rapporté parcourt tous les degrés de l'authenticité » (*Ibid.*, pp. 101-102). La parole intérieure de Sophie démontre à quel degré elle est parvenue dans son incapacité à établir un lien harmonieux entre elle et les autres.

En fait, l'enfant et, plus tard, la jeune fille auront droit à la pensée, mais jamais à la parole. La personnalité de Sophie souffrira toujours d'un manque de coordination entre elle et son image comme si elle se voyait dans un miroir magique, un miroir sans tain avec le visage de Constance au lieu du sien. On lui a imposé un modèle pour qu'elle s'y conforme. Docile, elle s'y conformera puisque cela doit être. Sur son visage aux contours flous se superposera l'autre, spéculaire, envahissant tout l'espace disponible.

Évidemment, Sophie ignore son aliénation. Elle est téléguidée et ne le sait pas. Une volonté plus forte qu'elle l'habite et la fait agir comme si on lui avait fait subir un lavage de cerveau. Sophie vit par procuration, autant que la princesse de Clèves ou Angéline de Montbrun. Elle agit selon les désirs de quelqu'un qui s'est projeté en elle pour mieux

s'en emparer. Les enseignements de Constance se transforment en obligations auxquelles Sophie ne peut se soustraire. En ce sens, elle ne peut dire tout haut ce qu'elle pense tout bas, car, non seulement elle déchoirait aux yeux des autres, mais elle saperait l'autorité qui la possède. C'est Constance qui parle à travers elle, c'est Constance qui agit à travers elle. Selon Freud,

l'autorité parentale qui se fait entendre à l'intérieur s'est d'abord manifestée à l'extérieur. C'est ce que montre le mécanisme de la formation du surmoi. Le rôle interdicteur du surmoi a d'abord été joué par une puissance extérieure, par l'autorité parentale. [...] Le renoncement aux satisfactions pulsionnelles sera la conséquence de l'angoisse inspirée par cette autorité externe. (Chemama 1995, p. 320).

Tributaire de son héritage judéo-chrétien, Sophie en est aussi prisonnière. Carl Jung exprime bien cet état des choses quand il parle du recentrage de la personnalité en se référant aux paroles de saint Paul lorsqu'il dit: « Désormais, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (*Dialectique du moi et de l'inconscient*, 1961, p. 213). De toute évidence, Sophie ne réussit pas le recentrage de sa personnalité en affichant un comportement d'ange et en niant par le fait même toute zone d'ombre. La tante « vit en elle».

Pourtant le niveau de langage qu'utilise Sophie ne coïncide pas avec les normes du temps. En d'autres termes, au moment où se déroule l'action du récit, une jeune fille de bonne famille ne se serait pas permis, même en privé, de traiter sa tante à qui elle doit tout de *niaiseuse* (p. 25) ou

d'envoyer promener l'aumônier en lui disant en pensée de fermer sa gueule (p. 23). Cette façon de faire caractérise une instance surmoïque démesurée. La vulgarité des propos étonne et, en même temps, témoigne d'une colère prête à faire éruption.

Le monologue rapporté représente en quelque sorte la voix du surmoi, c'est-à-dire une figure d'autorité, mais une autorité défaillante dont Sophie se moque puisqu'elle ne ressent aucun respect pour la figure du père : « Ah non ! la croisée des chemins dans la bouche de mon père [...] maudit fatigant » (p. 31) ; ou, en référence à Joseph en compagnie de Constance : « Des jeunes fous, c'est fou, mais jamais comme des vieux fous » (p. 37). Par définition, le monologue rapporté rend la compréhension du récit difficile à cause de la spontanéité des idées qui se butent entre elles pour émerger de façon embrouillée. De là, les questions sans réponse. Lorsque Sophie se rend à l'hôpital pour voir sa mère malade, elle refuse d'entrer dans la chambre. Ses pensées sont désordonnées et reflètent sa nature dédaigneuse : *Il faut la toucher... Il faut l'embrasser... Elle m'écoeure.* (Sophie, p. 34).

Dans un premier temps, le monologue rapporté se caractérise par l'utilisation du présent. Ensuite viennent les invectives, les propos vulgaires, le langage saccadé et enfin l'utilisation de l'énigme. Ici, Sœur Saint-Agapit se transforme en *vieille peau grise de souris* (Sophie, p. 22) et le chanoine présent à la remise des diplômes devient *le camail violet à la grosse face de crapaud* (Ibid., p. 24). Là, des mots agencés comme une chanson à refrain : *noires, noires, les robes des élèves, noires, noires, les robes des sœurs* (Ibid., p. 24), qui possèdent leur rythme propre et font office de

staccato, toutes les notes bien détachées les unes des autres. Quant à l'énigme, on en trouve un exemple au cimetière lorsque Sophie apprend l'âge de sa mère et celui qu'elle avait à sa naissance : *C'est curieux. Je ne connaissais pas son âge et elle avait le mien quand je suis née (Ibid., p. 61).* Énigme, bien sûr, mais aussi « formule abrégée [...] ». En comparaison avec le psycho-récit, ce que le monologue rapporté gagne en immédiateté, il le perd en profondeur, en mystère, en complexité » (Cohn, 1981, p. 120).

Dans *Sophie*, les monologues rapportés ne laissent aucune place au narrateur, exclu de cette démarche. La jeune fille est en face d'elle-même, toute nue, non pas comme au jour de sa naissance, mais comme son entourage l'a façonnée. Son problème d'identification l'empêche de trouver un certain équilibre émotif. Le narrateur redeviendra plus présent à l'intérieur des monologues narrativisés puisque ce concept se situe entre le psycho-récit et le monologue rapporté.

Le monologue narrativisé

Dans le monologue narrativisé, il n'y a pas de solution de continuité entre celui-ci et le contexte narratif. Le lecteur prend à peine conscience d'un glissement quelconque : « Le discours narratorial y prend l'apparence d'une sorte de masque, au travers duquel c'est la voix intérieure du personnage qui se fait entendre » (Cohn, p. 124). Les exemples qui suivent serviront à démontrer les différents aspects que peuvent revêtir les monologues narrativisés. Un dénominateur commun qui relie ces trois monologues réside dans l'attitude de sympathie du narrateur vis-à-vis du personnage, seulement de la sympathie, pas de « détachement ironique » (Cohn, 1981, p. 141). Il faut aussi ajouter qu'« on ne saurait lire [ces passages] comme le reste du récit » (*Ibid.*, 1981, p. 125).

Le premier extrait se situe à la mort de la mère de Sophie :

Elle ne versa pas de larmes. Elle ne ressentit qu'un immense vide à la place du cœur. Ça ne lui faisait rien. Rien. Rien (*Sophie*, p. 36).

Le deuxième survient quand Sophie fait la connaissance de Gilbert :

Elle frissonna, ses mains devinrent moites, son cœur palpita, sa poitrine se serra comme prise dans un étau, elle eut mal. Ils se regardèrent un long moment. Elle admirait ses belles dents blanches et attendait son sourire (*Ibid.*, p. 47).

Le troisième, au moment où Sophie entend son père jouer du piano alors qu'elle se prépare à présenter Gilbert à sa tante :

Elle ne put expliquer le bien-être qui coulait dans ses veines. Ce moment privilégié, il lui semblait l'avoir déjà vécu. Oui, c'était déjà arrivé [...]. Ses yeux se dessillaient. Elle sentait son bonheur. (*Ibid.*, pp. 53-54).

L'utilisation de différents temps du verbe à l'intérieur du même texte caractérise le monologue narrativisé. Par exemple, quand le temps dont il est question est bien établi par l'utilisation du passé, l'imparfait peut très bien l'accompagner afin de rendre la structure moins lourde : « Elle ne versa pas de larmes [...]. Ça ne lui faisait rien » ; « Elle ne put expliquer [...]. C'était déjà arrivé » ; « Elle frissonna [...]. Elle admirait ».

Le monologue narrativisé met en lumière le degré d'empathie qu'éprouve le narrateur pour le personnage. Le narrateur habite le corps de son personnage et, en quelque sorte, s'y substitue à la façon de son double, d'un *alter ego*, d'un autre moi.

Sophie se tenait le mollet à deux mains. [...] ce n'était pas une aventure nouvelle. Non ! Ça lui était déjà arrivé. Elle était sûre

d'avoir déjà vécu un moment pareil. [...] C'était arrivé quelque part. (*Sophie*, pp. 40-41).

L'imparfait est utilisé pour référer à un incident lointain qui exerce une quelconque influence sur le temps actuel. « Tout ce passage se transpose en discours intérieur » (Cohn, 1981, p. 153) : « Ça m'est déjà arrivé. Je suis sûre d'avoir vécu un moment pareil [...]. C'est arrivé quelque part ». Le monologue narrativisé se transforme en un monologue rapporté par la transposition au temps présent pour témoigner de l'identification du narrateur à l'état d'esprit du personnage. On sent l'émotion comme si le narrateur tentait d'épargner le personnage principal en prenant sur lui-même de dévoiler la nature sensible de Sophie.

Le temps et l'espace occupent beaucoup de place dans le monologue narrativisé. « Il devient le médium privilégié de ces instants de suspension temporelle où un personnage se révèle entre le passé qui surgit du souvenir et l'anticipation du futur ». (Cohn, 1981, p. 150).

Sophie n'en finissait plus de remonter dans le temps. Un enfant, ça ne se donne pas, ça ne se vend pas non plus, surtout quand c'est le premier. Ce rejet, c'était son histoire et ce sentiment d'abandon, sa destinée. Évanouis les souvenirs heureux, disparus les rêves d'enfant, abandonnée la douceur de ses jeunes années. Ne restait que la sensation du vide. Le vide... Rien que le vide. (*Sophie*, p. 39).

Pour Sophie, le passé trace le chemin du futur qui semble conduire à une impasse. Le choix des adverbes « surtout » et « rien » amplifie le degré de détresse que ces réminiscences provoquent.

L'impression d'avoir servi de monnaie d'échange, inutilement, sans même que l'on donne quelque explication, « surtout quand c'est le premier », résulte en un vain questionnement qui aboutit sur l'absurde, sur « le vide ».

Dans le monologue narrativisé, le narrateur ne se tient pas à côté du personnage, il se glisse à l'intérieur et se fait acteur pour jouer son rôle. En définitive, le narrateur reflète la pensée du personnage. Quand Sophie entend son père jouer du piano, le narrateur transmet au lecteur les sentiments que le personnage ressent comme s'il était omniscient : « Oui, c'était déjà arrivé. [...] Elle sentait son bonheur ». Sophie focalise sur la joie et l'espoir d'un rapprochement avec son père. C'est la première fois dans le récit, car plus souvent qu'autrement, elle focalise sur la honte et la haine : « Une focalisation interne constitue pour le monologue narrativisé le milieu le plus favorable et le monologue narrativisé parachève l'effet d'un récit écrit selon cette focalisation » (Cohn, 1981, p. 1).

Pour continuer dans cette direction, attardons-nous à la rencontre de Sophie et de Gilbert en focalisation interne pour la plus grande partie :

Elle vit un beau jeune homme, aux yeux doux, aux paupières lourdes, à la tête d'aristocrate, à l'allure romantique avec un rien de moqueur dans le regard. Elle frissonna, ses mains devinrent moites, son cœur palpita, sa poitrine se serra comme prise dans un étau, elle eut mal. Ils se regardèrent un long moment. Elle admirait ses belles dents blanches et attendait son sourire (*Sophie*, p. 47).

Gilbert est focalisé par Sophie. Elle le voit en focalisation externe d'abord, car le copain présent a certainement vu les regards échangés et remarqué l'émoi de la jeune fille probablement partagé par Gilbert. Cependant, la focalisation interne survient lorsque Sophie [voit] « un beau jeune homme, aux yeux doux, aux paupières lourdes, à l'allure romantique [...] ». À ce moment, Sophie focalise en même temps sur un fantasme, puisqu'il n'est pas sûr que le jeune homme soit un sosie de son père et de son frère et qu'il possède les qualités qu'elle aurait tant voulu trouver chez eux. Si la jeune fille est incapable de voir clair en elle, le narrateur peut-il comprendre? Oui, s'il est omniscient. En effet, si Gilbert est décrit comme « un beau jeune homme, aux yeux doux, aux paupières lourdes et à l'allure romantique », les termes choisis pour désigner Joseph sont presque identiques : « Elle leva les yeux et regarda [...] la grande photo de Joseph bien en vue, à la place d'honneur sur un des murs du salon. C'était lui ? Ce beau jeune homme aux yeux doux, aux paupières lourdes, à la tête d'aristocrate et à l'allure romantique » (*Ibid.*, p. 19).

Quelquefois, cependant, il y a enchevêtrement entre la formulation verbale, le psycho-récit, le monologue rapporté et le monologue narrativisé. À ce moment, il semblerait que la « conscience hésite entre les mots et les images, entre le discours et les données de sens, gommant la ligne de démarcation entre monologue narrativisé et contexte narratif » (Cohn, 1981, p. 157). Alors se produit un glissement difficile à percevoir entre ces quatre éléments. Prenons le paragraphe suivant :

Penaude, elle était revenue à la maison. Son Rubens si gentil dans le grenier, l'échelle, le beurre d'arachide, l'orangeade, la bombe puante, tous ces souvenirs ne pouvaient pas s'être effacés. Il ne pouvait pas avoir tout oublié. C'était leur secret. Rubens l'aimait, oui, il l'aimait. Il crânait, oui, il crânait devant ses amis « Ça me fait rien, ça me fait rien. Que personne ne m'approche. Qu'on me laisse tranquille, tranquille, tranquille. Ça me fait rien, ça me fait rien » (*Sophie*, p. 21).

« Penaude, elle était revenue à la maison » relève du contexte narratif puisque c'est un discours purement descriptif. Cependant, « Son Rubens si gentil dans le grenier, l'échelle, le beurre d'arachide, l'orangeade Jumbo, la bombe puante, tous ces souvenirs ne pouvaient pas s'être effacés » répond aux caractéristiques du psycho-récit avec la consonance, l'objectivité du narrateur et une certaine forme d'omniscience. Par contre, « Il ne pouvait pas avoir tout oublié. C'était leur secret. Rubens l'aimait, oui, il l'aimait. Il crânait, oui, il crânait devant ses amis » devient un monologue narrativisé, car il serait aisé de tout transposer à la première personne. Sophie parle par l'intercession du narrateur « qui imite le langage dont se sert un personnage lorsqu'il se parle à lui-même, mais il soumet ce langage à la syntaxe dont se sert le narrateur pour parler de ce personnage » (Cohn, 1981, p. 127). Enfin, « Ça me fait rien » se démarque nettement des autres techniques par l'emploi du présent et de l'utilisation de la première personne. Il n'existe plus de spéculation ni d'hypothèse. Le personnage livre sa propre contradiction.

Un extrait déjà cité sur la mort de la mère comporte aussi un monologue rapporté imbriqué dans le monologue narrativisé :

Ça ne lui faisait rien. Rien. Rien. Rien, avait-elle envie de hurler. Mais revenue dans son appartement, enfin seule, la porte à peine refermée, elle hurla et hurla et hurla encore, les hurlements entrecoupés de sanglots : «Ça me fait rien, ça me fait rien. Que personne ne m'approche Qu'on me laisse tranquille, tranquille, tranquille. Ça me fait rien, ça me fait rien» (*Sophie*, p.36).

Encore une fois, le monologue narrativisé glisse vers le monologue rapporté et la différence entre les récits se fait grâce à l'emploi de la troisième personne dans celui-là et de la première personne dans celui-ci.

Parce que *Sophie* est un récit qui privilégie la focalisation interne, le psycho-récit peut facilement glisser vers le monologue narrativisé ou inversement tout en s'insérant dans un discours d'origine narrative. En voici un autre exemple. Sophie est dans son appartement et prend conscience des liens qui existent entre elle et son père:

Arriva le moment de présenter Gilbert à sa tante. Encore dans son appartement, elle entendit jouer du piano à l'étage en bas[...].Son père était là et pour la première fois, Sophie en fut émue[...] C'était comme si elle émergeait des limbes, comme si elle ressuscitait [...].Oui, cette musique avait bercé ses jeunes années.[...] Oui, maintenant, elle en était certaine. Il venait jouer ici

le soir. Il venait jouer et elle s'endormait au son de sa musique (*Sophie*, pp. 53-54).

Le début de cet extrait: « Arriva le moment de présenter Gilbert à sa tante » tient de la description narrative. Rapidement, le discours se transforme en psycho-récit: « Son père était là et pour la première fois, Sophie en fut émue ». Il glisse ensuite vers le monologue narrativisé: « C'était comme si elle émergeait des limbes, comme si elle ressuscitait [...]. Oui, cette musique avait bercé ses jeunes années », séquences qui pourraient très bien être changées par « c'est comme si j'émergeais des limbes, comme si je ressuscitais [...]. Oui, cette musique a bercé mes jeunes années ». Ce monologue narrativisé est suivi d'une description narrative: « Il venait jouer et elle s'endormait au son de sa musique ».

Ces différentes techniques font ressortir le haut niveau de connivence entre le narrateur et le personnage. Tantôt, le narrateur se substitue au personnage, tantôt il utilise le psycho-récit comme temps d'arrêt pour illustrer de façon particulière la pensée du personnage et tantôt, il s'efface complètement devant lui.

Interprétation libre

Sophie s'inscrit dans une époque précise de l'histoire du Québec avec, d'un côté, l'autoritarisme et, de l'autre, la révolte silencieuse. Le personnage principal du présent récit reflète la pensée du temps puisqu'il ne manifeste son insoumission que dans ses monologues intérieurs. La révolte pointe le bout de son nez et si le couvercle de la colère se soulève, une irritation assez velléitaire en filtre.

Par exemple, quand, au cours d'une envolée passionnée, un aumônier prédit la damnation éternelle à ses ouailles, *Sophie* ne s'en trouve nullement impressionnée. Au contraire, selon elle, il devrait lui aussi porter l'anathème. L'attitude du prêtre illustre à elle seule l'état de la société. On ne pouvait pas diverger d'opinion avec l'autorité. Il fallait accepter et se soumettre dans « un pays [...] où habite un peuple sans langue » (*L'âge de la parole*, Roland Giguère p. 40). Si quelques groupuscules se permettaient d'émettre des idées différentes, c'était à leurs propres risques. Ils étaient mis au ban de la société, perdaient leur emploi et souvent devaient s'exiler. Le groupe du Refus global a payé cher son

ambition de briser des chaînes. Tout était à refaire, mais le bon peuple, docile, se taisait. Une chape de plomb s'abattait sur lui « [...] une grande main qui [...] brise les ailes, grande main de plomb chaud, grande main de fer rouge » (*Ibid.*, p. 25).

Chape de plomb, « grande main de plomb », c'est le Dieu de l'Ancien Testament, le Dieu terrible, le Dieu vengeur, le Dieu autoritaire, le bonhomme sept heures, aussi. De quelque façon qu'on le nomme, c'est le surmoi tyrannique. Parce que les choses s'étaient toujours déroulées d'une même façon, il ne fallait surtout pas les changer. Comme des despotes éclairés, les hommes en place savaient ce qui était bon ou mauvais pour les gens. Des esclaves avaient engendré un maître.

Pourtant, Sophie tirait profit de cette situation. Elle agissait comme le petit garçon en pénitence qui répète inlassablement dans sa tête : « Je ne suis pas dans le coin ». « Je ne suis pas dans le coin ». Elle incarnait la perfection, on l'encensait, sa tante la comblait. En somme, elle recevait une reconnaissance extérieure et elle ne demandait pas mieux, son ambivalence tapie confortablement au fond d'elle-même. D'ailleurs, elle a souvent l'occasion de mettre ses contradictions en évidence. En effet, elle craint le sang et s'inscrit en médecine; elle est dédaigneuse et « juste pour voir » soulève le couvercle d'un seau rempli de linge souillé dans de l'eau sale; elle refuse de faire l'amour avec celui qu'elle aime et se laisse séduire par un fossoyeur, même si cette séduction tourne finalement au viol. Cette attitude déroutante trouve son écho dans celle de sa mère qui l'a un jour abandonnée, qui l'a donnée sans raison apparente. De toute manière, on ne lui en a jamais fourni une. Maggy aurait pu prétexter une maladie, une tuberculose, n'importe

quoi. Non, rien ! Sujet tabou sur lequel on ne revenait pas. « Il n'y avait jamais d'explications dans cette maison-là. Il n'y aurait jamais d'explications pour elle » (*Sophie*, p. 39).

Occultée jusque-là, la recherche de ses origines commence avec le décès de Maggy qui agit à la manière d'un déclencheur. Un besoin latent et jamais identifié se transforme en urgence de retrouver une mère absente qu'elle a refusé de voir sur son lit de mort. D'un côté, il y a sa mère et de l'autre, Constance à laquelle elle s'est identifiée sans parvenir à s'en détacher. Sa mère demeure pour elle presque une étrangère. Presque, oui, car pendant sa maladie à la maison et à l'hôpital, Sophie n'a pas agi avec indifférence. En plein dilemme, sans alternative, elle refuse de l'aimer, et prétexte le dégoût afin de cacher l'ambivalence de ses sentiments. Sophie se ment à elle-même parce qu'elle ne peut regarder la vérité en face, une vérité peut-être inaccessible.

Si elle rejette sa mère mourante, sa mort même la rapproche d'elle. De fait, la veille de son décès, la jeune fille, « [s'était rendue] seule à la danse de classe [...]. Elle [s'était démenée] comme un beau diable (*Ibid.*, p. 36). Il est assez étonnant qu'elle ait choisi ce soir-là pour danser toute la nuit pendant que sa mère se mourait. Vivait-elle une délivrance comme le jour où son père lui avait appris l'issue mortelle de la maladie de sa mère ? C'était peut-être une éclaircie dans son horizon bouché. Lui accordait-on enfin la permission de profiter de la vie ?

Ce n'est pas une coïncidence si sa rencontre avec Gilbert survient peu de temps après la mort de sa mère, comme ce n'est pas un hasard si l'attraction qu'il exerce sur elle la paralyse au point

de lui enlever tous ses moyens. Rien d'étonnant à ce que Sophie pense d'une façon et agisse de l'autre. Rien d'étonnant non plus à ce que sa parole soit quasi inexistante. Elle apprend à parler. Sa rencontre avec Gilbert, c'est la rencontre avec l'amour. Si elle ne manie pas bien le verbe, du moins essaie-t-elle de se prendre en main, de faire une femme d'elle-même. Mais l'échec de ses amours la laisse dans un état de prostration et de dépression mélancolique. L'angoisse la guette, un chagrin profond l'enveloppe et la douleur morale s'intensifie jusqu'à l'intolérable.

Sophie souffre de solitude et d'angoisse à l'image du Christ lorsqu'il crie : « Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonné » ? Un lien peut se faire entre la souffrance de l'Homme-Dieu et de celle des mal-aimés afin d'en faire ressortir toute la dérélition. Le désespéré ne craint pas de braver l'interdit, ni d'encourir la vindicte populaire comme il ne recherche pas non plus l'assentiment de la communauté.

Parallèlement à la recherche de la mère apparaît le désir refoulé du père. Dans la vie de Sophie et surtout durant sa première enfance, l'instance paternelle demeure une quantité négligeable. Sophie a manqué de contacts privilégiés avec Joseph. Gilbert aurait-il pu changer le cours des choses ? Avec Joseph et Rubens, il rejoint la trinité. Trois personnes en une comme les poupées russes, les poupées gigognes qui s'emboîtent l'une dans l'autre toujours plus petites, toujours plus délicates au fur et à mesure qu'on déplace la première, la seule à émerger vraiment. Un même masque, un unique masque habille trois visages différents. Sophie s'est pâmée sur eux comme on se pâme sur un acteur de cinéma. Sophie joue avec la figure

paternelle. Elle l'a substituée à Joseph pour la reporter sur Rubens et finalement effectuer un transfert sur Gilbert.

On peut toujours inférer que Maggy ne s'est jamais souciée d'inculquer le respect du père à ses enfants. En fait, elle a même bafoué son autorité. Ce n'est pas pour rien que Sophie n'a jamais prononcé le nom de son père autrement que par « lui » ou « il ». Pourtant, le soir où elle l'entend jouer du Mendelssohn, elle découvre un père inconnu qu'elle aurait pu encore aimer.

La rupture avec Gilbert mettra un frein à cette volonté de rapprochement avec Joseph. Puisque ça n'a pas marché avec celui qu'elle a choisi, il n'y a aucune raison que ça marche avec celui qu'on lui a imposé. Elle ne veut rien lui devoir, pas même son talent de musicienne comme si on le lui défendait, comme si elle n'en avait pas le droit. Il sera « lui » ou « il » à jamais.

Au fil du temps, à force d'épaissir, la peau de Sophie est devenue carapace. Quand elle ne veut pas souffrir, elle nie la douleur comme chez le dentiste quand on s'auto-suggestionne par « Ça ne fait pas mal ». « Ça me fait rien, ça me fait rien », revient dans sa tête à chaque fois qu'un événement tragique se présente. Elle l'a dit quand elle a compris qu'elle n'était rien pour Rubens; elle l'a répété quand sa mère est morte et sur sa tombe, elle a constaté qu'elle ne ressentait rien, rien, rien. Enfin, devant le naufrage de ses amours, malgré sa peine, elle n'a su que dire et redire : « Ça me fait rien, ça me fait rien ».

À chaque deuil, elle évacue ses sentiments en créant un vide afin de parvenir à une sorte d'indifférence et d'insensibilité. « Il est possible que l'indifférence ne soit le masque d'un ressentiment

trop fort pour être avoué » (Marcotte, *Une mission difficile* , p. 66).

Pourquoi ne veut-elle pas de la joie qu'aurait pu lui apporter la compagnie de son père ? Pour le punir de l'avoir abandonnée ? Parce qu'il n'a pas su montrer assez de fermeté envers Constance et envers sa mère ? Parce qu'il n'a pas assez exploité ses talents de musicien ou simplement parce qu'elle éprouve un sentiment de culpabilité ? Elle ne se reconnaîtrait pas le droit de mieux réussir dans la vie ou d'être meilleure pianiste que lui parce qu'elle aurait le sentiment de l'avoir dépouillé de ses talents comme une voleuse sans pour autant l'aimer en retour ?

Si elle obéit à un obscur interdit quand il est question du père, elle s'identifie complètement à sa mère morte, lors d'une de ses visites au cimetière où elle prend connaissance de sa date de naissance. Peu de temps après cet incident, Sophie deviendra enceinte du fossoyeur et accouchera de son premier enfant au même âge que sa mère.

Cependant, la mort de Maggy et sa réconciliation avec elle, si on peut dire, ne changera rien au destin de Sophie, car sa mère ne faisait aucunement obstruction à son bonheur. Sa tante qui lui a servi de mère constitue le véritable obstacle à la résolution de son Œdipe puisque Constance part avec Joseph.

Constance, après Maggy, a réussi là où Sophie a échoué puisqu'elle n'a pu retenir Gilbert, pas plus que son image. Il ne lui reste plus qu'à faire la morte. Sophie obéit à son corps et désavoue tout ce qui sort de son intelligence. Ce qu'on lui a enseigné ne correspond pas à son identité véritable. Elle est incapable de se reconnaître dans les enseignements de la religion, dans ceux de l'école

et encore moins dans l'éducation que lui impose Constance. Elle n'en peut plus d'être tous les autres, sauf elle.

Sophie est toute tendresse pour sa petite fille, la baptise du nom de Marguerite, comme sa mère, et l'habille en mariée avant de l'entraîner dans la mort et d'espérer une résurrection.

Conclusion

L'analyse de *Sophie* revêt l'apparence d'une approche en trois temps, c'est-à-dire un voyage entre l'inconscient et le conscient. Pour commencer, le narrateur regarde le personnage et l'observe attentivement pour ensuite communiquer ses réflexions par l'utilisation du psycho-récit. Dès le début du récit, la nature ambivalente de Sophie apparaît de façon évidente et explique, en partie, tantôt la dissonance, tantôt la consonance entre le narrateur et le personnage principal. Ils ne sont pas toujours d'accord comme Sophie n'est pas toujours en harmonie avec elle-même. Cependant, le narrateur se servira de ses propres mots pour décrire et approfondir sa façon d'aborder le sujet. À la limite, les personnages pourraient ne pas souscrire à la perception du narrateur, car il s'agit bien de perception et non de certitude puisque le narrateur raconte ce qu'il voit de son point de vue personnel. Le psycho-récit représente l'inconscient du personnage. C'est ce qui expliquerait qu'un narrateur, confronté à ses propres contradictions, puisse perdre le contrôle d'un personnage. À partir de ce moment,

le narrateur s'effacerait afin que le personnage donne libre cours à ses états d'âme qui se situent dans le conscient.

En fait, le comportement bizarre de Sophie témoigne d'un malaise intérieur qui est évident dans les monologues rapportés. L'irritation de Sophie y est poussée à son paroxysme. Le personnage principal livre sa pensée à l'état brut. Il n'a rien à se cacher et ne s'en prive pas, pourvu que les autres n'en sachent rien. Cette dimension dans l'étude de caractères est révélatrice de traumatismes irréversibles. Pourquoi Sophie, devenue jeune fille, est incapable de tenir les promesses qu'étant enfant elle avait laissées présager ? Le début de ce drame commence par la donation d'un enfant et pourtant, cet épisode si important de la vie de Sophie demeure à l'état latent dans l'esprit de Sophie puisqu'elle n'en fait jamais mention dans ses monologues rapportés comme si elle avait refoulé loin dans son inconscient la tragédie de l'abandon. Elle n'évoque non plus aucun désir profond auquel elle pourrait aspirer. Ses monologues rapportés ne traduisent, d'une manière à peu près constante, qu'une colère stérile et qu'un mépris inutile. Elle est incapable de verbaliser ses besoins.

Dans un troisième temps, le narrateur, en s'identifiant au personnage par l'intermédiaire du monologue narrativisé, réussit à faire voir le côté humain de Sophie en communiquant ses réactions émotives qui se situent à mi-chemin du psycho-récit et du monologue rapporté. Le monologue narrativisé fait corps avec le récit tout en dévoilant l'état d'esprit du personnage. Son grand avantage consiste à ne pas alourdir inutilement un texte par des « il pensait » ou « il se rappelait ».

Les concepts mis de l'avant par Dorrit Cohn, soit le psycho-récit, le monologue rapporté et le monologue narrativisé, simplifient l'étude et la compréhension des récits de nature psychologique à focalisation interne. Dorrit Cohn a élaboré une dynamique de nature peut-être moins scientifique que celle de ses prédécesseurs, mais plus claire, plus précise et relativement facile d'application.

Bibliographie

NARRATOLOGIE:

BAL, Mieke, « Narration et focalisation », *Pour une théorie des instances du récit*, in *Poétique*, n^o 29, (février 1977), p.107-127.

BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux essais critiques*, Paris Éd. du Seuil, 1972, 187 pages.

_____, «Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications* 8, Éd. du Seuil, 1966, p. 8-33.

COHN, Dorrit, *La transparence intérieure*, « Modes de représentation de la vie psychique dans le roman », traduit de l'anglais par Alain Bony, Paris, Éd. du Seuil, (collection *Poétique*), 1981, 302 pages.

DUCROT, Oswald et TODOROV, Tzvetan,
Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Éd. du Seuil, 1972, 463 pages.

ECO, Umberto, « James Bond: une combinaison narrative », *Communications* 8, Éd. du Seuil, 1966, p. 83-99.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Éd. du Seuil, (collection Poétique), 1972, 279 pages.

_____, « Frontières du récit », *Communications* 8, Éd. du Seuil, 1966, p. 158-169.

GENETTE, Gérard et TODOROV, Tzvetan,
Poétique du récit / BARTHES, Roland,
KAYSER, W., BOOTH, W., HAMON, Ph., Paris,
Éd. du Seuil, 1977, 180 pages.

GOURDEAU, Gabrielle, *Analyse du discours narratif*, Éd. Gaëtan Morin, Montréal, 1993, 129 pages.

GREIMAS, A.J., « Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », *Communications* 8, Éd. du Seuil, 1966, p. 34-65.

TODOROV, Tzvetan, « Les catégories du récit littéraire », *Communications* 8, Éd. du Seuil, 1966, p. 131-157.

VITOUX, Pierre, « Le jeu de la focalisation », *Poétique*, 51 (1982), p. 354-368.

PSYCHANALYSE:

BONAPARTE, Marie, *Psychanalyse et anthropologie*, Paris, PUF, 1952, 194 pages.

CHEMAMA, Roland, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Éd. Larousse, 1995, 355 pages.

DURAND, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, « Introduction à l'archétypologie générale », Paris, Éd. Dunod, 1992, 519 pages.

FREUD, S., *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Éd. PUF, 1988, 303 pages.

GRODDECK, Georges, *Ça et Moi*, « Lettres à Freud, Ferenczi et quelques autres », traduit de l'allemand par Roger Lewinter. Préfaces de François Gantheret et de Roger Lewinter, Paris, Éd. Gallimard, 1977, 193 pages.

JUNG, C.G., *Dialectique du moi et de l'inconscient*, traduit de l'allemand; préfacé et annoté par Roland Cahen, Éd. Gallimard, 1986, 287 pages.

_____, *Aspects du drame contemporain*, Préface et traduction de R. Cahen-Salabelle, Paris, Éd. Buchet-Chastel, 1983, 233 pages.

KLEIN Mélanie, *Envie et gratitude : et autres essais*. Traduit de l'anglais par Victor Smirnoff, avec la collaboration de S. Aghion et de Margueite Derrida, Paris, Éd. Gallimard, 1968, 230 pages.

_____, *La psychanalyse des enfants*,
traduction de J.B. Boulanger, Paris, Éd. PUF, 1969,
318 pages.

KRISTÉVA, Julia, *Soleil noir; Dépression et
mélancolie*, Paris, Éd. Gallimard (Folio, Essais,
123), 1987, 264 pages.

LEMAIRE Anika, *Jacques Lacan, « Psychologie et
sciences humaines »* Bruxelles, Éd. Pierre Mardaga,
1977, 374 pages.

LAPLANCHE, Jean, *Vie et mort en psychanalyse*,
Paris, Éd. Flammarion, 1970, 216 pages.

WIEDER, Catherine, *Éléments de psychanalyse
pour le texte littéraire*, Paris, Bordas, 1988, 165
pages.

THÉORIES DIVERSES:

BOURNEUF, Roland et Réal OUELLET, *L'univers
du roman*, « littératures modernes » Paris, Éd. PUF,
1972, 249 pages.

HAMBURGER, Käte, *Logique des genres
littéraires*, traduit de l'allemand par Pierre Cadiot,
préface de Gérard Genette, Paris, Éd. du Seuil,
1986, 300 pages.

JAUBERT, Anna, *La lecture pragmatique*,
(Collection dirigée par Bernard Quemada et
François Rastier), Paris, Éd. Hachette, 1990,
235 pages.

MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Éd. Bordas, 1990, 172 pages.

PHILIPPE, Gilles, *Le roman Des théories aux analyses*, Paris, Éd. du Seuil, 1996, 94 pages.

OUVRAGES LITTÉRAIRES:

BAUDELAIRE, Charles, *Le spleen de Paris, suivi de La Fanfarlo*, préface de Georges Haldas, Lausanne, Éd. Rencontre, 1958, 270 pages.

CAMUS, Albert, *La peste*, Paris, Éd. Gallimard, (collection Folio), 1947, 300 pages.

CONAN, Laure, *Angéline de Montbrun*, Montréal, Fidès, 1950, 184 pages.

GIDE, André, *Les faux-monnayeurs*, Paris, Éd. Gallimard, (Le livre de poche), 1925, 488 pages.

GIGUERE, Roland, *L'âge de la parole*, « poèmes de 1949-1960 », préface de Jean Royer, Québec, Éd. de l'Hexagone, 1991, 162 pages.

LA FAYETTE, Madame de, *La Princesse de Clèves*, préf. de Bernard Pingaud, Paris, Éd. Gallimard (Folio classique), 1972, 367 pages.

MARCOTTE, Gilles, *Une mission difficile*, Trois-Rivières, Éd. du Boréal, 1997, 95 pages.

Au sujet de l'auteur

Originnaire de Montréal, Denyse Désy-Giguère a surtout vécu à Québec depuis sa plus tendre enfance, avec un intermède de vingt-trois ans à Thetford-Mines. Elle a étudié au collège de Bellevue et a obtenu un baccalauréat ès arts avant de terminer une formation d'infirmière-bachelière. En 1990, elle s'inscrit à l'université Laval en littératures française et québécoise et, après un baccalauréat ès arts, prépare et termine en 2000 un Mémoire intitulé : *Sophie – Récit, Suivi de Essai de représentation de la vie psychique d'un personnage féminin de la décennie soixante.*

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

bd.giguere@sympatico.ca

Adresse postale

Denyse Désy-Giguère
Fondation littéraire Fleur de Lys,
1620 Van Horne, # 18, Arrondissement Outremont,
Montréal, Québec, Canada. H2V 1L8

*Page personnelle de Denyse Désy-Giguère sur le site
de la Fondation littéraire Fleur de Lys*

[http://www.manuscritdepot.com/
a.denise-desy-giguere.2.htm](http://www.manuscritdepot.com/a.denise-desy-giguere.2.htm)

Table des matières

Récit	15
I.....	17
II.....	47
III.....	53
IV.....	61
V.....	77
VI.....	105
Réflexion théorique	115
Introduction.....	117
Le psycho-récit.....	121
Le monologue rapporté.....	139
Le monologue narrativisé.....	149
Interprétation libre.....	157
Conclusion.....	165
Bibliographie.....	169
Au sujet de l’auteur	175
Communiquer avec l’auteur	177

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.
1620 Van Horne, # 18, Arrondissement Outremont,
Montréal, Québec, Canada. H2V 1L8
Adresse électronique: info@manuscritdepot.com
Site Internet: www.manuscritdepot.com
Téléphone & Télécopieur: (514) 680-1211

Imprimé au Canada

Mai 2006.



Denyse Désy-Giguère

Sophie constitue le récit du destin dramatique d'une jeune fille ayant vécu durant la décennie soixante. Il est présenté en six tableaux et repose sur des faits divers entrelacés de fantasmes et d'expériences personnelles.

Sophie, le personnage principal, monopolisera à elle seule toute l'action d'où se dégagent deux grands axes : la recherche du père et l'assujettissement à la figure de la mère.

L'approche théorique du sujet se fera par l'utilisation de la narratologie, en particulier celle des formes de la représentation de la vie psychique, pour démontrer comment elles parviennent à faire ressortir et à cerner la vie intérieure des personnages.

Il sera donc question dans cette réflexion d'explorer les différentes avenues ouvertes par le récit de pensées, soit : le psycho-récit, le monologue rapporté et le monologue narrativisé, concepts empruntés à Dorrit Cohn , auteure de *La transparence intérieure* (Seuil, 1981).



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
sans but lucratif en ligne sur Internet
www.manuscritdepot.com

ISBN- 2-89612-161-7